


VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 1 - 3 - 4 - 5 - 6
- 7





C. Eisen inv. D. Sornique Sculp

Il retourne chez ſes Egaux.

Voyez la Note 13. p. 259

DISCOURS

SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENS DE L'INEGALITE' PARMI LES HOMMES.

Par JEAN JAQUES ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE.

Non in depravatis, ſed in his quæ bene ſecundum naturam ſe habent, conſiderandum eſt quid ſit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M D C C L V.



A

LA REPUBLIQUE

DE GENÉVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS, ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

Convaincu qu'il n'appartient qu'au Citoyen vertueux de rendre

à ſa Patrie des honneurs qu'elle puiſſe avouer, Il y a trente ans que je travaille à meriter de vous offrir un hommage public; & cette heureuſe occaſion ſuppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pû faire, j'ai cru qu'il me ſeroit permis de conſulter ici le zéle qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriſer. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je mediter ſur l'égalité que la nature a miſe entre les hommes & ſur l'inégalité

qu'ils

qu'ils ont inſtituée, ſans penſer à la profonde ſageſſe avec laquelle l'une & l'autre, heureuſement combinées dans cet état, concourent de la maniére la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la ſocieté, au maintien de l'ordre public & au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon ſens puiſſe dicter ſur la conſtitution d'un gouvernement, j'ai été ſi frappé de les voir toutes en éxecution dans le vôtre,

que même ſans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me diſpenſer d'offrir ce tableau de la ſocieté humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en poſſéder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choiſir le lieu de ma naiſſance, j'aurois choiſi une ſocieté d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'eſt-à-dire par la poſſibilité d'être bien gouvernée, & où chacun

cun ſuffiſant à ſon emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé: un état où tous les particuliers ſe connoiſſant entr'eux, les manœuvres *obſcures* du vice ni la modeſtie de la vertu n'euſſent pû ſe derober aux regards & au jugement du Public, & où cette douce habitude de ſe voir & de ſe connoître, fît de l'amour de la Patrie l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un païs

où le Souverain & le peuple ne puſſent avoir qu'un ſeul & même intérêt, afin que tous les mouvemens de la machine ne tendiſſent jamais qu'au bonheur commun; ce qui ne pouvant ſe faire à moins que le Peuple & le Souverain ne ſoient une même perſonne, il s'enſuit que j'aurois voulu naître ſous un gouvernement démocratique, ſagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'eſt-à-dire tellement ſoumis aux loix que ni moi ni perſonne

ſonne n'en pût ſecouer l'honorable joug; Ce joug ſalutaire & doux, que les têtes les plus fiéres portent d'autant plus docilement qu'elles ſont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que perſonne dans l'état n'eût pû ſe dire au-deſſus de la loi, & que Perſonne au dehors n'en pût impoſer que l'état fût obligé de reconnoître. Car quelle que puiſſe être la conſtitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un ſeul homme qui ne

ſoit pas ſoumis à la loi, tous les autres ſont neceſſairement à la diſcretion de celui-là; (*) Et s'il y a un Chef national, & un autre Chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puiſſent faire, il eſt impoſſible que l'un & l'autre ſoient bien obéis & que l'état ſoit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle inſtitution, quelque bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que le gouvernement autrement conſti-

tué peut-être qu'il ne ſaudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'état ne fût ſujet à être ebranlé & détruit presque dès ſa naiſſance. Car il en eſt de la liberté comme de ces alimens ſolides & ſucculens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les temperamens robuſtes qui en ont l'habitude, mais qui accablent, ruinent & enyvrent les foibles & délicats qui n'y ſont

point

point faits. Les Peuples une fois accoutumés à des Maîtres ne ſont plus en état de s'en paſſer. S'ils tentent de ſecouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté; que prenant pour elle une licence effrenée qui lui eſt oppoſée, leurs revolutions les livrent presque toûjours à des ſeducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le Peuple Romain lui-même, ce modéle de tous les Peuples libres, ne fut point en état de ſe gouverner en ſortant de l'oppreſſion des

Tar-

Tarquins. Avili par l'eſclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient impoſés, ce n'étoit d'abord qu'une ſtupide Populace qu'il falut ménager & gouverner avec la plus grande ſageſſe, afin que s'accoutumant peu à peu à reſpirer l'air ſalutaire de la liberté, ces ames énervées ou plutôt abruties ſous la tyrannie, acquiſſent par degrés cette ſéverité de mœurs & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus reſpectable de tous les Peuples. J'aurois donc cherché

cherché pour ma Patrie une heureuſe & tranquille République dont l'ançienneté ſe perdît en quelque ſorte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifeſter & affermir dans ſes habitans le courage & l'amour de la Patrie, & où les Citoyens accoutumés de longue main à une ſage indépendance, fuſſent, non ſeulemeut libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choiſir une Patrie, détournée par une heureuſe impuiſ-

impuiſſance du féroce amour des Conquêtes, & garantie par une poſition encore plus heureuſe de la crainte de devenir elle-même la Conquête d'un autre Etat: Une Ville libre placée entre pluſieurs Peuples dont aucun n'eût intérêt à l'envahir; & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux mêmes: Une République, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ſes voiſins & qui pût raiſonnablement conter ſur leur ſecours au beſoin. Il s'enſuit

que dans une position si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, & que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté & qui en nourrit le goût, que par la necessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un Païs où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens; car qui peut mieux savoir qu'eux sous qu'elles con-

conditions il leur convient de vivre enſemble dans une même ſocieté? Mais je n'aurois pas approuvé des Plebiſcïtes ſemblables à ceux des Romains où les Chefs de l'Etat & les plus intéreſſés à ſa conſervation étoient exclus des déliberations dont ſouvent dépendoit ſon ſalut, & où par une abſurde inconſéquence les Magiſtrats étoient privés des droits dont jouiſſoient les ſimples Citoyens.

Au contraire, j'aurois déſiré que pour arrêter les projets intéreſſés

& mal conçus, & les innovations dangereuſes qui perdirent enfin les Atheniens, chacun n'eût pas le pouvoir de propoſer de nouvelles Loix à ſa fantaiſie; que ce droit appartint aux ſeuls Magiſtrats; qu'ils en uſaſſent même avec tant de circonſpection, que le Peuple de ſon côté fût ſi reſervé à donner ſon conſentement à ces Loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de ſolennité, qu'avant que la conſtitution fût ébranlée on eût le tems de ſe convaincre

vaincre que c'eſt ſurtout la grande antiquité des Loix qui les rend ſaintes & vénérables, que le Peuple mépriſe bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens uſages ſous prétexte de faire mieux, on introduit ſouvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui ſurtout, comme neceſſairement mal gouvernée, une République où le Peuple croyant pouvoir ſe paſſer de ſes Magiſtrats

ou ne leur laiſſer qu'une autorité précaire , auroit imprudemment gardé l'adminiſtration des affaires Civiles & l'exécution de ſes propres Loix; telle dut être la groſſière conſtitution des prémiers gouvernemens ſortant immédiatement de l'état de Nature, & tel fut encore un des Vices qui perdirent la République d'Athenes.

Mais j'aurois choiſi celle où les particuliers ſe contentant de donner la ſanction aux Loix, & de décider en Corps & ſur le raport

des Chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des tribunaux respectés, en distingueroient avec soin les divers départemens; éliroient d'année en année les plus capables & les plus intégres de leurs Concitoyens pour administrer la Justice & gouverner l'Etat; & où la Vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du Peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte que si jamais de funestes mal-entendus venoient à

troubler la concorde publique, ces tems mêmes d'aveuglement & d'erreurs fuſſent marqués par des témoignages de modération, d'eſtime réciproque, & d'un commun reſpect pour les Loix; préſages & garants d'une réconciliation ſincére & perpétuelle.

Tels ſont, Magnifiques, très-honorés, & Souverains Seigneurs, les avantages que j'aurois recherchés dans la Patrie que je me ſerois choiſie. Que ſi la providence y avoit ajoûté de plus une ſituation

tuation charmante, un Climat tempéré, un païs fertile, & l'aſpect le plus délicieux qui ſoit ſous le Ciel, je n'aurois déſiré pour combler mon bonheur que de jouir de tous ces biens dans le ſein de cette heureux Patrie, vivant paiſiblement dans une douce ſocieté avec mes Concitoyens, exerçant envers eux, & à leur éxemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laiſſant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien, & d'un honnête & vertueux Patriote.

Si, moins heureux ou trop tard ſage, je m'étois vû réduit à finir en d'autres Climats une infirme & languiſſante carrière, regrettant inutilement le repos & la Paix dont une jeuneſſe imprudente m'auroit privé; j'aurois du moins nourri dans mon ame ces mêmes ſentimens dont je n'aurois pû faire uſage dans mon païs, & pénètré d'une affection tendre & deſintéreſſée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois addreſſé du fond de mon cœur

à

à peu près le diſcours ſuivant.

Mes chers Concitoyens ou plutôt mes fréres, puisque les liens du ſang ainſi que les Loix nous uniſſent presque tous, il m'eſt doux de ne pouvoir penſer à vous, ſans penſer en même tems à tous les biens dont vous jouiſſés & dont nul de vous peut-être ne ſent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis ſur votre ſituation Politique & Civile, & moins je puis imaginer que la nature des choſes humaines puiſſe en com-

comporter une meilleure. Dans tous les autres Gouvernemens, quand il eſt queſtion d'aſſurer le plus grand bien de l'Etat, tout ſe borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de ſimples poſſibilités. Pour vous, vôtre bonheur eſt tout fait, il ne faut qu'en jouïr, & vous n'avez plus beſoin pour devenir parfaitement heureux, que de ſavoir vous contenter de l'être. Vôtre Souveraineté acquiſe ou recouvrée à la pointe de l'épée, & conſervée durant deux ſiécles

cles à force de valeur & de sagesse, est enfin pleinement & universellement reconnuë. Des Traittés honorables fixent vos limites, assurent vos droits, & affermissent vôtre repos. Vôtre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, & garantie par des Puissances amies & respectables; vôtre état est tranquille, vous n'avez ni guerres ni conquerans à craindre; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages loix que vous avez faites, administrées par

des

des Magiſtrats intégres qui ſont de vôtre choix ; vous n'êtes ni aſſez riches pour vous énerver par la moleſſe & perdre dans de vaines delices le goût du vrai bonheur & des ſolides vertus, ni aſſez pauvres pour avoir beſoin de plus de ſecours étrangers que ne vous en procure vôtre induſtrie ; & cette liberté précieuſe qu'on ne maintient chez les grandes Nations qu'avec des Impots exhorbitans, ne vous coute presque rien à conſerver.

Puiſ-

Puiſſe durer toûjours pour le bonheur de ſes Citoyens & l'exemple des Peuples une République ſi ſagement & ſi heureuſement conſtituée ! Voilà le ſeul vœu qui vous reſte à faire, & le ſeul ſoin qui vous reſte à prendre. C'eſt à vous ſeuls deſormais, non à faire vôtre bonheur, vos Ancêtres vous en ont évité la peine, mais à le rendre durable par la ſageſſe d'en bien uſer. C'eſt de vôtre union perpetuelle, de vôtre obéiſſance aux loix; de vôtre

vôtre reſpect pour leurs Miniſtres que dépend vôtre conſervation. S'il reſte parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez vous de le détruire comme un levain funeſte d'où reſulteroient tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'état: Je vous conjure de rentrer tous au fond de vôtre Cœur & de conſulter la voix ſecrette de vôtre conſcience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un Corps plus intégre, plus eclairé, plus reſpec-

reſpectable que celui de vôtre Magiſtrature. Tous ſes membres ne vous donnent ils pas l'exemple de la moderation, de la ſimplicité de mœurs, du reſpect pour les loix & de la plus ſincére reconciliation: rendez donc ſans reſerve à de ſi ſages Chefs cette ſalutaire confiance que la raiſon doit à la vertu; ſongez qu'ils ſont de vôtre choix, qu'ils le juſtifient, & que les honneurs dûs à ceux que vous avez conſtitués en dignité retombent néceſſairement ſur vous mêmes.

Nul de vous n'eſt aſſez peu éclairé pour ignorer qu'où ceſſe la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenſeurs, il ne peut y avoir ni ſureté ni liberté pour perſonne. De quoi s'agit il donc entre vous que de faire de bon cœur & avec une juſte confiance ce que vous ſerez toûjours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raiſon. Qu'une coupable & funeſte indifférence pour le maintien de la conſtitution, ne vous faſſe jamais négli-

gliger au beſoin les ſages avis des plus éclairés & des plus zèlés d'entre vous: Mais que l'équité, la modération, la plus reſpectueuſe fermeté, continuent de régler toutes vos démarches & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un Peuple fier & modeſté, auſſi jaloux de ſa gloire que de ſa liberté. Gardez-vous, ſur tout & ce ſera mon dernier Conſeil, d'écouter jamais des interpretations ſiniſtres & des diſcours envenimés dont les motifs ſecrets ſont ſou-

vent plus dangereux que les actions qui en ſont l'objet. Toute une maiſon s'éveille & ſe tient en allarmes aux prémiers cris d'un bon & fidèle Gardien qui n'aboye jamais qu'à l'approche des Voleurs; mais on haït l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent ſans ceſſe le repos public, & dont les avertiſſemens continuels & déplacés ne ſe font pas même écouter au moment qu'ils ſont néceſſaires.

Et vous MAGNIFIQUES ET TRÈS HONORÉS SEIGNEURS;

GNEURS ; vous dignes & respectables Magiſtrats d'un Peuple libre; permettez moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illuſtrer ceux qui l'occupent, c'eſt ſans doute celui que donnent les talens & la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos Concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoûte encore au vôtre un nouvel éclat, & choiſis par des hommes capables d'en

gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au deſſus des autres Magiſtrats, qu'un Peuple libre, & ſur tout celui que vous avez l'honneur de conduire, eſt par ſes lumieres & par ſa raiſon au deſſus de la populace des autres Etats.

Qu'il me ſoit permis de citer un éxemple dont il devroit reſter de meilleures traces, & qui ſera toujours préſent à mon Cœur. Je ne me rappelle point ſans la plus douce émotion la memoire du vertueux

tueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui ſouvent entretint mon enfance du reſpect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ſes mains, & nourriſſant ſon ame des Verités les plus ſublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les inſtrumens de ſon métier. Je vois à ſes côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres inſtructions du meilleur des Péres. Mais ſi les égaremens d'une folle jeuneſſe me firent oublier

durant un tems de ſi ſages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que quelque penchant qu'on ait vers le vice, il eſt difficile qu'une éducation dont le cœur ſe mêle reſte perdue pour toujours.

Tels ſont MAGNIFIQUES ET TRE'S HONORE'S SEIGNEURS, les Citoyens & même les ſimples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels ſont ces hommes inſtruits & ſenſés dont, ſous le nom d'Ouvriers & de Peuple, on a chez les autres Nations

tions des idées si basses & si fausses. Mon Pére, je l'avoue avec joye, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous, & tel qu'il étoit, il n'y a point de Païs où sa societé n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & grace au Ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation,

tion, ainſi que par les droits de la nature & de la naiſſance ; vos inferieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à vôtre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à vôtre tour une ſorte de reconnoiſſance. J'apprens avec une vive ſatisfaction de combien de douceur & de condeſcendance vous temperez avec eux la gravité convenable aux miniſtres des Loix, combien vous leur rendez en eſtime & en attentions ce qu'ils vous doi-

doivent d'obeiſſance & de reſpects; conduite pleine de juſtice & de ſageſſe, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais: conduite d'autant plus judicieuſe que ce Peuple équitable & genereux ſe fait un plaiſir de ſon devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardens à ſoutenir leurs droits, ſont le plus portés à reſpecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant

que

que les Chefs d'une Societé Civile en aiment la gloire & le bonheur, mais il l'eſt trop pour le repos des hommes que ceux qui ſe regardent comme les Magiſtrats, ou plutôt comme les maîtres d'une Patrie plus ſainte & plus ſublime, témoignent quelque amour pour la Patrie terreſtre qui les nourrit. Qu'il m'eſt doux de pouvoir faire en nôtre faveur une exception ſi rare, & placer au rang, de nos meilleurs Citoyens, ces zèlés, dépoſitaires des dogmes ſacrés

crés autorisés par les loix, ces vénérables Pasteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les Cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la Chaîre est cultivé à Genève; Mais, trop accoutumés à voir dire d'une maniére & faire d'une autre, peu de Gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité

vérité pour ſoi-même & la douceur pour autrui, régnent dans le Corps de nos Miniſtres. Peut-être appartient-il à la ſeule Ville de Genève de montrer l'éxemple édifiant d'une auſſi parfaite union entre une Société de Théologiens & de Gens de Lettres. C'eſt en grande partie ſur leur ſageſſe & leur modération reconnuës, c'eſt ſur leur zèle pour la proſpérité de l'Etat que je fonde l'eſpoir de ſon éternelle tranquillité; & je remarque avec un plaiſir mêlé d'étonnement

ment & de reſpect, combien ils ont d'horreur pour les affreuſes maximes de ces hommes ſacrés & barbares dont l'Hiſtoire fournit plus d'un éxemple, & qui, pour ſoutenir les prétendus droits de Dieu, c'eſt-à-dire leurs intérêts, étoient d'autant moins avares du ſang humain qu'ils ſe flattoient que le leur ſeroit toujours reſpecté.

Pourrois-je oublier cette précieuſe moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la ſageſſe y maintien-

tiennent la paix & les bonnes mœurs? Aimables & vertueuſes Citoyennes, le ſort de vôtre ſéxe ſera toujours de gouverner le nôtre. Heureux! quand vôtre chaſte pouvoir exercé ſeulement dans l'union conjugale, ne ſe fait ſentir que pour la gloire de l'Etat & le bonheur public. C'eſt ainſi que les femmes commandoient à Sparte, & c'eſt ainſi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pourroit reſiſter à la voix de l'honneur & de la raiſon

ſon dans la bouche d'une tendre épouſe ; & qui ne mépriſeroit un vain luxe, en voyant vôtre ſimple & modeſte parure, qui par l'éclat qu'elle tient de vous, ſemble être la plus favorable à la beauté? C'eſt donc à vous de maintenir toûjours par vôtre aimable & innocent empire & par vôtre eſprit inſinuant l'amour des loix dans l'Etat & la Concorde parmi les Citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles diviſées ; & ſur-tout, de corriger par la perſuaſive douceur

de vos leçons & par les graces modeſtes de vôtre entretien, les travers que nos jeunes Gens vont prendre en d'autres païs, d'où, au lieu de tant de choſes utiles dont ils pourroient profiter ils ne rapportent, avec un ton puerile & des airs ridicules pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne ſais quelles prétendues grandeurs, frivoles dedomagemens de la ſervitude, qui ne vaudront jamais l'auguſte liberté. Soyez donc toûjours ce que vous

étes,

étes, les chaſtes gardiennes des mœurs & les doux liens de la paix, & continuez de faire valoir en toute occaſion les droits du Cœur & de la Nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flate de n'être point d'émenti par l'événement, en fondant ſur de tels garands l'eſpoir du bonheur commun des Citoyens & de la gloire de la République. J'avouë qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plûpart des yeux ſont

éblouis & dont le puerile & funeſte goût eſt le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une jeuneſſe diſſolue aille chercher ailleurs des plaiſirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les ſuperbes ameublemens, la pompe des ſpectacles, & tous les rafinemens de la moleſſe & du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes,

mais

mais pourtant un tel ſpectacle a bien ſon prix, & ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reſte.

Daignez MAGNIFIQUES, TRE'S HONORE'S ET SOUVERAINS SEIGNEURS, recevoir tous avec la même bonté les reſpectueux temoignages de l'intérêt que je prends à vôtre proſperité commune. Si j'étois aſſés malheureux pour être coupable de quelque tranſport indiſcret dans cette vive effuſion de mon Cœur,

je vous ſupplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote, & au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'enviſage point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

Je ſuis avec le plus profond reſpect

MAGNIFIQUES, TRE'S HONORE'S, ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

A Chamberi; le 12. Juin 1754.

Vôtre très humble & très-obeiſſant ſerviteur & Concitoyen.

JEAN JAQUES ROUSSEAU.

PRÉFACE.

LA plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.), & j'ose dire que la seule inscription du Temple de Delphes contenoit un Precepte plus important & plus difficile que tous les gros Livres des Moralistes. Aussi je regarde le sujet de ce Discours comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer, & malheureusement pour nous comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre: Car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes, si l'on ne commence par

les connoître eux mêmes? & comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la Nature, à travers tous les changemens que la succession des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajoûté ou changé à son Etat primitif? semblable à la statue de Glaucus que le tems, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une Bête féroce, l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la constitution des Corps, & par le choc continuel

tinuel des paſſions, a, pour ainſi dire, changé d'apparence au point d'être presque méconnoiſſable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agiſſant toûjours par des Principes certains & invariables, au lieu de cette Celeſte & majeſtueuſe ſimplicité dont ſon Auteur l'àvoit empreinte, que le difforme contraſte de la paſſion qui croit raiſonner & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'eſt que tous les progrés de l'Eſpéce humaine l'éloignant ſans ceſſe de ſon état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoiſſances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquerir la plus importante de toutes, & que c'eſt en un ſens à force d'étudier l'homme que nous nous ſommes mis hors d'état de le connoître.

Il eſt aiſé de voir que c'eſt dans ces changemens ſucceſſifs de la conſtitution humaine qu'il faut chercher la premiére origine des différences qui diſtinguent les hommes, leſquels d'un commun aveu ſont naturellement auſſi égaux entr'eux que l'étoient les animaux de chaque eſpéce, avant que diverſes cauſes Phyſiques euſſent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'eſt pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils ſoient arrivés, aient altéré tout à la fois & de la même maniére tous les Individus de l'eſpéce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverſes qualités bonnes ou mauvaiſes qui n'étoient point inhérentes à leur Nature, les autres reſtérent plus longtems

dans

dans leur Etat originel ; & telle fut parmi les hommes la premiére ſource de l'inégalité, qu'il eſt plus aiſé de démontrer ainſi en général, que d'en aſſigner avec préciſion les véritables cauſes.

Que mes Lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'oſe me flatter d'avoir vû ce qui me paroit ſi difficile à voir. J'ai commencé quelques raiſonnemens; J'ai hazardé quelques conjectures, moins dans l'eſpoir de reſoudre la queſtion que dans l'intention de l'éclaircir & de la reduire à ſon véritable état. D'autres pourront aiſément aller plus loin dans la même route, ſans qu'il ſoit facile à perſonne d'arriver au terme. Car ce n'eſt pas une légére entrepriſe de démêler ce qu'il y a d'originaire & d'artificiel dans la Nature actuelle de l'hom-

l'homme, & de bien connoître un Etat qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, & dont il est pourtant necessaire d'avoir des Notions justes pour bien juger de nôtre état présent. Il faudroit même plus de Philosophie, qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur ce sujet de solides observations; & une bonne solution du Problême suivant ne me paroîtroit pas indigne des Aristotes & des Plines de nôtre siécle. *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel; & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce Problême, je crois en avoir assés medité le

Sujet,

Sujet, pour oſer répondre d'avance que les plus grands Philoſophes ne ſeront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puiſſants ſouverains pour les faire; concours auquel il n'eſt guéres raiſonnable de s'attendre ſurtout avec la perſeverance ou pluſtôt la ſucceſſion de lumiéres & de bonne volonté néceſſaire de part & d'autre pour arriver au ſuccés.

Ces recherches ſi difficiles à faire, & auxquelles on a ſi peu ſongé juſqu'ici, ſont pourtant les ſeuls moyens qui nous reſtent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoiſſance des fondemens réels de la ſociété humaine. C'eſt cette ignorance de la nature de l'homme qui jette tant d'incertitude & d'obſcurité ſur la véritable definition du droit naturel: car l'idée

du

du droit, dit Mr. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, ſont manifeſtement des idées rélatives à la Nature de l'homme. C'eſt donc de cette Nature même de l'homme, continue-t-il, de ſa conſtitution & de ſon Etat qu'il faut déduire les principes de cette ſcience.

Ce n'eſt point ſans ſurpriſe & ſans ſcandale qu'on remarque le peu d'accord qui régne ſur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains à peine en trouve-t-on deux qui ſoient du même avis ſur ce point. Sans parler des Anciens Philoſophes qui ſemblent avoir pris à tâche de ſe contredire entre eux ſur les principes les plus fondamentaux, les Juriſconſultes Romains aſſujettiſſent indifferemment

ment l'homme & tous les autres animaux à la même Loy naturelle, parce qu'ils considérent plutôt sous ce nom la Loy que la Nature s'impose à elle même que celle qu'elle prescrit; ou plutôt, à cause de l'acception particuliére selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de Loy qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conservation. Les Modernes ne reconnoissant sous le nom de Loy qu'une régle prescrite à un être moral, c'est-à-dire intelligent, libre, & considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent consequemment au seul animal doué de raison, c'est-a-dire à l'homme, la compétence de la Loy naturelle; mais defi-

définiſſant cette Loy chacun à ſa mode, ils l'établiſſent tous ſur des principes ſi métaphiſiques qu'il y a même parmi nous, bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin dé pouvoir les trouver d'eux mêmes. Deſorte que toutes les définitions de ces ſavans hommes, d'ailleurs en perpetuelle contradiction entre elles, s'accordent ſeulement en ceci, qu'il eſt impoſſible d'entendre la Loy de Nature & par conſequent d'y obéir, ſans être un très grand raiſonneur & un profond Metaphiſicien. Ce qui ſignifie preciſément que les hommes ont dû employer pour l'établiſſement de la ſociété, des lumiéres qui ne ſe développent qu'avec beaucoup de peine & pour fort peu de gens dans le ſein de la ſociété même.

Connoiſſant ſi peu la Nature & s'accor-

cordant ſi mal ſur le ſens du mot *Loi*, il ſeroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la Loi naturelle. Auſſi toutes celles qu'on trouve dans les Livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de pluſieurs Connoiſſances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être ſortis de l'Etat de Nature. On commence par rechercher les régles dont, pour l'utilité commune, il ſeroit à propos que les hommes convinſſent entr'eux; & puis on donne le nom de Loi naturelle à la collection de ces régles, ſans autre preuve que le bien qu'on trouve qui réſulteroit de leur pratique univerſelle. Voilà aſſurément une maniére très-commode de compo-

ſer des définitions, & d'expliquer la nature des choſes par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'eſt en vain que nous voudrons déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à ſa conſtitution. Tout ce que nous pouvons voir très clairement au ſujet de cette Loi, c'eſt que non ſeulement pour qu'elle ſoit loi il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puiſſe s'y ſoumettre avec connoiſſance; Mais qu'il faut encore pour qu'elle ſoit naturelle qu'elle parle immediatement par la voix de la Nature.

Laiſſant donc tous les livres ſcientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits, & méditant ſur les premiéres & plus ſim-

ſimples opérations de l'Ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raiſon, dont l'un nous intéreſſe ardemment à nôtre bien-être & à la conſervation de nous mêmes, & l'autre nous inſpire une répugnance naturelle à voir perir ou ſouffrir tout Etre ſenſible & principalement nos ſemblables. C'eſt du concours & de la combinaiſon que nôtre eſprit eſt en état de faire de ces deux Principes, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y faire entrer celui de la ſociabilité, que me paroiſſent découler toutes les régles du droit naturel; régles que la raiſon eſt enſuite forcée de rétablir ſur d'autres fondemens, quand par ſes développemens ſucceſſifs elle eſt venue à bout d'étouffer la Nature.

De cette maniére, on n'eſt point

obligé de faire de l'homme un Philosophe avant que d'en faire un homme; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la Sagesse; & tant qu'il ne resistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais du mal à un autre homme ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la Loi naturelle: Car il est clair que, dépourvus de lumiéres & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette Loi; mais tenant en quelque chose à nôtre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi

auſſi participer au droit naturel, & que l'homme eſt aſſujetti envers eux à quelque eſpéce de devoirs. Il ſemble, en effet, que ſi je ſuis obligé de ne faire aucun mal à mon ſemblable, c'eſt moins parce qu'il eſt un être raiſonnable que parce qu'il eſt un être ſenſible; qualité qui étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme originel, de ſes vrais beſoins, & des principes fondamentaux de ſes devoirs, eſt encore le ſeul bon moyen qu'on puiſſe employer pour lever ces foules de difficultés qui ſe préſentent ſur l'origine de l'inégalité morale, ſur les vrais fondemens du Corps politique, ſur les droits réciproques de ſes membres, &

ſur mille autres queſtions ſemblables, auſſi importantes que mal éclaircies.

En conſidérant la ſociété humaine d'un regard tranquile & deſintéreſſé, elle ne ſemble montrer d'abord que la violence des hommes puiſſans & l'oppreſſion des foibles; l'eſprit ſe révolte contre la dureté des uns; on eſt porté à déplorer l'aveuglement des autres; & comme rien n'eſt moins ſtable parmi les hommes que ces rélations extérieures que le hazard produit plus ſouvent que la ſageſſe, & qu'on appelle foibleſſe ou puiſſance, richeſſe ou pauvreté, les établiſſemens humains paroiſſent au premier coup d'œuil fondés ſur des monceaux de Sable mouvant; ce n'eſt qu'en les éxaminant de près, ce n'eſt qu'après avoir écarté la pouſſiére & le ſable qui environnent l'Edifice, qu'on apper-

apperçoit la baſe inébranlable ſur laqu'elle il eſt élevé, & qu'on apprend à en reſpecter les fondemens. Or ſans l'étude ſerieuſe de l'homme, de ſes facultés naturelles, & de leurs développemens ſucceſſifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces diſtinctions, & de ſéparer dans l'actuelle conſtitution des choſes, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches Politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante queſtion que j'éxamine, ſont donc utiles de toutes maniéres, & l'hiſtoire hypotétique des gouvernemens, eſt pour l'homme une leçon inſtructive à tous égards. En conſidérant ce que nous ſerions devenus, abandonnés à nous mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaiſante,

corrigeant nos inſtitutions & leur donnant une aſſiété inébranlable, a prévenu les desordres qui devroient en réſulter, & fait naître nôtre bonheur des moyens qui ſembloient devoir combler nôtre miſére.

Quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es in re,
Diſce.

AVER-

AVERTISSEMENT

SUR LES NOTES.

J'ay ajoûté quelques notes à cet ouvrage ſelon ma coutume pareſſeuſe de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois aſſés du ſujet pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Diſcours, dans lequel j'ai tâché de ſuivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuſer la ſeconde fois à battre les buiſſons, & tenter de parcourir les notes; il y aura peu de mal que les autres ne les liſent point du tout.

QUESTION

Proposée par l'Academie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, & si elle est autorisée par la Loy naturelle.

DISCOURS

SUR L'ORIGINE, ET LES FONDEMENS DE L'INE'GALITE' PARMI LES HOMMES.

C'EST de l'homme que j'ai à parler, & la queſtion que j'éxamine m'apprend que je vais parler à des hommes, car on n'en propoſe point de ſemblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cauſe de l'humanité devant les ſages qui m'y invitent, & je ne ſerai pas mécontent de moi même ſi je me rends digne de mon ſujet & de mes juges.

JE conçois dans l'Eſpece humaine deux ſortes d'inégalité; l'une que j'appelle naturelle ou Phiſique, parce qu'elle eſt établie par la Nature, & qui conſiſte dans la différen-

ce des âges, de la ſanté, des forces du Corps, & des qualités de l'Eſprit, ou de l'Ame; L'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une ſorte de convention, & qu'elle eſt établie, ou du moins autoriſée par le conſentement des Hommes. Celle-ci conſiſte dans les differents Privileges, dont quelques-uns jouiſſent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puiſſants qu'eux, ou mêmes de s'en faire obéïr.

On ne peut pas demander quelle eſt la ſource de l'inégalité Naturelle, parce que la réponſe ſe trouveroit énoncée dans la ſimple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaiſon eſſentielle entre les deux inégalités; car ce

ſeroit

ſeroit demander, en d'autres termes, ſi ceux qui commandent valent néceſſairement mieux, que ceux qui obéïſſent, & ſi la force du Corps ou de l'Eſprit, la ſageſſe ou la vertu, ſe trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puiſſance, ou de la Richeſſe : Queſtion bonne peut être à agiter entre des Eſclaves entendus de leurs Maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raiſonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit il donc préciſement dans ce Diſcours? De marquer dans le progrés des choſes, le moment où le Droit ſuccedant à la Violence, la Nature fut ſoumiſe à la Loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put ſe reſoudre à ſervir le foible, & le Peuple à acheter un repos en

idée, au prix d'une felicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de Nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'Homme dans cet état, la notion du Juste & de l'Injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile: D'autres ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir; D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le Gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité, & de gouvernement pût exister parmi les Hommes: Enfin

tous, parlant ſans ceſſe de beſoin, d'avidité, d'oppreſſion, de deſirs, & d'orgueil, ont tranſporté à l'état de Nature, des idées qu'ils avoient priſes dans la ſociété; Ils parloient de l'Homme Sauvage, & ils peignoient l'homme Civil. Il n'eſt pas même venu dans l'eſprit de la plupart des nôtres de douter que l'Etat de Nature eût exiſté, tandis qu'il eſt évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immediatement de Dieu des lumieres & des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoutant aux Ecrits de Moïſe la foi que leur doit tout Philoſophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Deluge, les Hommes ſe ſoient jamais trouvés dans le pur état de Nature, à moins qu'ils n'y ſoient retombés par quelque Evenement extraor-

traordinaire : Paradoxe fort embarraſſant à défendre, & tout à fait impoſſible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la queſtion. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans les quelles on peut entrer ſur ce Sujet, pour des verités hiſtoriques, mais ſeulement pour des raiſonnemens hypothétiques & conditionnels ; plus propres à éclaircir la Nature des choſes, qu'à montrer la veritable origine, & ſemblables à ceux que font tous les jours nos Phyſiciens ſur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'état de Nature, ils ſont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fuſſent ; mais elle ne nous défend pas de for-

mer

mer des conjectures tirées de la ſeule nature de l'homme & des Etres qui l'environnent, ſur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût reſté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propoſe d'examiner dans ce Diſcours. Mon ſujet intéreſſant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plûtôt, oubliant les temps & les Lieux, pour ne ſonger qu'aux Hommes à qui je parle, je me ſuppoſerai dans le Licée d'Athenes, repetant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platons & les Xenocrates pour Juges, & le Genre-humain pour Auditeur.

O Homme, de quelque Contrée que tu ſois, quelles que ſoient tes opinions, écoute; Voici ton hiſtoire telle que j'ai cru la lire,

non dans les Livres de tes ſemblables qui ſont menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui ſera d'elle, ſera vrai: Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien ſans le vouloir. Les temps dont je vais parler ſont bien éloignés: Combien tu as changé de ce que tu étois! C'eſt pour ainſi dire la vie de ton eſpéce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le ſens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arreſter; Tu chercheras l'âge auquel tu deſirerois que ton Eſpece ſe fût arrêtée. Mécontent de ton état preſent, par des raiſons qui annoncent à ta Poſtérité malheureuſe de plus grands mécontentemens encore, peut-être

vou-

voudrois tu pouvoir rétrogader; Et ce ſentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi.



PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il ſoit, pour bien juger de l'état naturel de l'Homme, de le conſiderer dès ſon origine, & de l'éxaminer, pour ainſi dire, dans le premier Embryon de l'eſpéce ; je ne ſuivrai point ſon organiſation à travers ſes devéloppemens ſucceſſifs : Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Syſtême animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il eſt ; Je n'examinerai pas, ſi, comme le penſe Ariſtote, ſes ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochües ; s'il n'étoit point velu comme un ours, & ſi marchant à qua-
(*3.) tre pieds, (* 3.) ſes regards dirigés vers la Terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le carac-

tere,

tere, & les limites de ſes idées. Je ne pourrois former ſur ce ſujet que des conjectures vagues, & presque imaginaires: L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les obſervations des Naturaliſtes ſont encore trop incertaines, pour qu'on puiſſe établir ſur de pareils fondemens la baze d'un raiſonnement ſolide; ainſi, ſans avoir recours aux connoiſſances ſurnaturelles que nous avons ſur ce point, & ſans avoir égard aux changemens qui ont dû ſurvenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à meſure qu'il appliquoit ſes membres à de nouveaux uſages, & qu'il ſe nourriſſoit de nouveaux alimens, je le ſuppoſerai conformé de tous temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, ſe ſervant de ſes mains comme nous faiſons des

nôtres, portant ſes regards ſur toute la Nature, & meſurant des yeux la vaſte étendue du Ciel.

En dépouillant cet Etre, ainſi conſtitué, de tous les dons ſurnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquerir que par de longs progrès; En le conſiderant, en un mot, tel qu'il a dû ſortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organizé le plus avantageuſement de tous: Je le vois ſe raſſaſiant ſous un chêne, ſe déſalterant au premier Ruiſſeau, trouvant ſon lit au pied du même arbre qui lui a fourni ſon repas, & voilà ſes beſoins ſatisfaits.

La Terre abandonnée à ſa fertilité naturelle

relle (* *a.*), & couverte de forêts immenſes que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins & des retraites aux animaux de toute eſpèce. Les Hommes diſperſés parmi eux, obſervent, imitent leur induſtrie, & s'élévent ainſi juſqu'à l'inſtinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque eſpèce n'a que le ſien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, ſe les approprie tous, ſe nourrit également de la pluspart des alimens divers (* 4.) que les autres animaux ſe partagent, & trouve par conſequent ſa ſubſiſtance plus aiſément que ne peut faire aucun d'eux. (* *a.*) (*4.)

ACCOUTUMÉ's des l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des ſaiſons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nuds & ſans armes leur vie & leur Proye con-

contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les Hommes se forment un temperament robuste & presque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente constitution de leurs Peres, & la fortifiant par les même exercices qui l'ont produite, acquiérent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisement avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts, & robustes ceux qui sont bien constitués & fait périr tous les autres; différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les Enfans onéreux aux Péres, les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'employe à divers usages, dont, par le défaut d'exerci-

ce,

ce, les notres ſont incapables, & c'eſt notre induſtrie qui nous ôte la force & l'agilité que la néceſſité l'oblige d'acquerir. S'il avoit eu une hache, ſon poignet romproit-il de ſi fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il ſi légérement ſur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, ſeroit il ſi vîte à la Courſe? Laiſſez à l'homme civiliſé le tems de raſſembler toutes ſes machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne ſurmonte facilement l'homme Sauvage; mais ſi vous voulés voir un combat plus inegal encore, mettez-les nuds & des-armés vis-à-vis l'un de l'autre, & vous reconnoîtrés bientôt quel eſt l'avantage d'avoir ſans ceſſe toutes ſes forces à ſa diſpoſition, d'être toujours prêt à tout

evenement, & de ſe porter, pour ainſi di-
(*5.) re, toujours tout entier avec ſoi. (* 5.)

HOBBES prétend que l'homme eſt naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer, & combattre. Un Philoſophe illuſtre penſe au contraire, & Cumberland & Puſfendorff l'aſſurent auſſi, que rien n'eſt ſi timide que l'homme dans l'état de Nature, & qu'il eſt toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainſi pour les objets qu'il ne connoît pas, & je ne doute point qu'il ne ſoit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut diſtinguer le bien & le mal Phyſiques qu'il en doit attendre, ni comparer ſes forces avec les dangers qu'il a à courir; circonſtances

rares

rares dans l'état de Nature, où toutes choſes marchent d'une maniere ſi uniforme, & où la face de la Terre n'eſt point ſujette à ces changemens brusques & continuels, qu'y cauſent les paſſions, & l'inconſtance des Peuples reunis. Mais l'homme Sauvage vivant diſperſé parmi les animaux, & ſe trouvant de bonne heure dans le cas de ſe meſurer avec eux, il en fait bientôt la comparaiſon, & ſentant qu'il les ſurpaſſe plus en adreſſe, qu'ils ne le ſurpaſſent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours, ou un loup aux priſes avec un Sauvage robuſte; agile, courageux comme ils ſont tous, armé de pierres, & d'un bon bâton, & vous verrez que le peril ſera tout au moins réciproque, & qu'après pluſieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces qui n'aiment point a

s'atta-

s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis à vis d'eux dans le cas des autres espéces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un réfuge presque assuré; il a par tout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroit pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espéce est destinée par la Nature à servir de pâture à l'autre.

D'AU-

D'AUTRES ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espéce; Tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au sujet de l'Enfance, que la Mere portant partout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller, & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce danger

ger eſt commun à cent autres eſpéces, dont
les petits ne ſont de longtems en état d'al-
ler chercher eux-mêmes leur nourriture; &
ſi l'Enfance eſt plus longue parmi nous, la
vie étant plus longue auſſi, tout eſt encore
(* *d.*) à peu prés égal en ce point, (* *d.*) quoi
qu'il y ait ſur la durée du premier âge, &
(* 6.) ſur le nombre des petits, (* 6.) d'autres re-
gles, qui ne ſont pas de mon Sujet. Chez les
Vieillards, qui agiſſent & tranſpirent peu, le
beſoin d'alimens diminue avec la faculté d'y
pourvoir; Et comme la vie Sauvage éloigne
d'eux la goute & les rhumatismes, & que
la vieilleſſe eſt de tous les maux celui que
les ſecours humains peuvent le moins ſoula-
ger, ils s'éteignent enfin, ſans qu'on s'apper-
çoive qu'ils ceſſent d'être, & presque ſans
s'en appercevoir eux mêmes.

A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines & fauſſes déclamations, que font contre la Medecine la plûpart des gens en ſanté; mais je demanderai s'il y a quelque obſervation ſolide de laquelle on puiſſe conclure que dans les Pays, où cet art eſt le plus negligé, la vie moyenne de l'homme ſoit plus courte que dans ceux où il eſt cultivé avec le plus de ſoin; Et comment cela pourroit il être, ſi nous nous donnons plus de maux que la Medecine ne peut nous fournir de Remedes! L'extrême inégalité dans la maniére de vivre, l'excés d'oiſiveté dans les uns, l'excés de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appetits & notre ſenſualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourriſſent de ſucs échauffants & les accablent d'indigeſtions, la mauvaiſe nouritu-

re

re des Pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, & dont le défaut les porte à ſurchager avidement leur eſtomac dans l'occaſion, les veilles, les excés de toute eſpece, les tranſports immoderés de toutes les Paſſions, les fatigues, & l'épuiſement d'Eſprit, les chagrins, & les peines ſans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames ſont perpetuellement rongées; Voilà les funeſtes garands que la pluspart de nos maux ſont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conſervant la maniére de vivre ſimple, uniforme, & ſolitaire qui nous étoit preſcrite par la Nature. Si elle nous a deſtinés à être ſains, j'oſe presque aſſurer, que l'état de réflexion eſt un état contre Nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé. Quand on ſonge à la

bonne

bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on sait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des Sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains Remedes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siége de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de Nature n'a donc guéres besoin de remedes, moins encore de Medecins; l'espéce humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres,

& il eſt aiſé de ſavoir des Chaſſeurs ſi dans leurs courſes ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Pluſieurs en trouvent qui ont reçu des bleſſures conſidérables très-bien cicatriſées, qui ont eu des os & même des membres, rompus & repris ſans autre Chirurgien que le tems, ſans autre regime que leur vie ordinaire, & qui n'en ſont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'inciſions, empoiſonnés de Drogues, ni extenués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puiſſe être parmi nous la medecine bien adminiſtrée, il eſt toujours certain, que ſi le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à eſpérer que de la Nature; en revanche il n'a rien à craindre que de ſon mal, ce qui rend ſouvent ſa ſituation préferable à la notre.

GAR-

GARDONS nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes, que nous avons ſous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ſes ſoins avec une prédilection, qui ſemble montrer combien elle eſt jalouſe de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Ane même ont la plûpart une taille plus haute, tous une conſtitution plus robuſte, plus de vigueur, de force, & de courage dans les forêts que dans nos maiſons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domeſtiques, & l'on diroit que tous nos ſoins à bien traiter, & nourrir ces animaux, n'aboutiſſent qu'à les abatardir. Il en eſt ainſi de l'homme même: En devenant ſociable & Eſclave, il devient foible, craintif, rampant, & ſa maniére de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois ſa for-

ce & ſon courage. Ajoûtons qu'entre les conditions Sauvage & Domeſtique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal, & l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme ſe donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoiſe, ſont autant de cauſes particuliéres qui le font dégénerer plus ſenſiblement.

Ce n'eſt donc pas un ſi grand malheur à ces premiers hommes, ni ſurtout un ſi grand obſtacle à leur conſervation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons ſi neceſſaires. S'ils n'ont pas la peau velüe, ils n'en ont aucun beſoin dans les Païs chauds, & ils ſavent bientôt, dans les Païs froids, s'appro-

prier

prier celles des Bêtes qu'ils ont vaincues; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défenſe & à leurs beſoins; Leurs Enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les Meres les portent avec facilité; avantage qui manque aux autres eſpéces, où la mere étant pourſuivie, ſe voit contrainte d'abandonner ſes petits, ou de regler ſon pas ſur le leur. Enfin, à moins de ſuppoſer ces concours ſinguliers & fortuits de circonſtances, dont je parlerai dans la ſuite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il eſt clair en tout état de cauſe, que le premier qui ſe fit des habits ou un Logement, ſe donna en cela des choſes peu neceſſaires, puis qu'il s'en étoit paſſé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pû ſupporter homme fait, un

genre de vie qu'il ſupportoit dés ſon enfance.

Seul, oiſif, & toujours voiſin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, & avoir le ſommeil léger comme les animaux, qui penſant peu, dorment, pour ainſi dire, tout le temps qu'ils ne penſent point: Sa propre conſervation faiſant presque ſon unique ſoin, ſes facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proye, ſoit pour ſe garantir d'être celle d'un autre animal: Au contraire, les organes qui ne ſe perfectionnent que par la moleſſe & la ſenſualité, doivent reſter dans un état de groſſiéreté, qui exclud en lui toute eſpéce de délicateſſe; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême; La veüe, l'oüie

l'oüie & l'odorat de la plus grande subtilité: Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plûpart des Peuples Sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Esperance découvrent, à la simple veüe des Vaisseaux en haute mer d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguisent leur goût à force de Piment, & boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau.

Je n'ai consideré jusqu'ici que l'Homme Physique; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Métaphysique & Moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingenieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la deranger. J'apperçois précisement les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les operations de la Bête, au-lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Regle qui lui est préscrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Bassin rempli des meilleures viandes, & un Chat sur

ſur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très bien ſe nourrir de l'aliment qu'il dedaigne, s'il s'étoit aviſé d'en eſſayer: C'eſt ainſi que les hommes diſſolus ſe livrent à des excès, qui leur cauſent la fiévre & la mort; parce que l'Eſprit déprave les ſens, & que la volonté parle encore, quand la Nature ſe taît.

Tout animal a des idées puis qu'il a des ſens, il combine même ſes idées juſqu'à un certain point, & l'homme ne différe à cet égard de la Bête que du plus au moins: Quelques Philoſophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête; Ce n'eſt donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la diſtinction ſpécifique de l'homme que ſa qualité d'agent libre. La Nature

commande à tout animal, & la Bête obéït. L'homme éprouve la même impreſſion, mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer, ou de reſiſter; & c'eſt ſurtout dans la conſcience de cette liberté que ſe montre la ſpiritualité de ſon ame: car la Phyſique explique en quelque maniére le mécaniſme des ſens & la formation des idées; mais dans la puiſſance de vouloir ou plûtôt de choiſir, & dans le ſentiment de cette puiſſance on ne trouve que des actes purement ſpirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces queſtions, laiſſeroient quelque lieu de diſputer ſur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation, c'eſt la fa-

cul-

culté de ſe perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonſtances, développe ſucceſſivement toutes les autres, & réſide parmi nous tant dans l'eſpéce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal eſt, au bout de quelques mois, ce qu'il ſera toute ſa vie, & ſon eſpéce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'homme ſeul eſt il ſujet à devenir imbécile? N'eſt ce point qu'il retourne ainſi dans ſon état primitif, & que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reſte toujours avec ſon inſtinct, l'homme reperdant par la vieilleſſe ou d'autres accidens, tout ce que ſa *perfectibilité* lui avoit fait acquerir, retombe ainſi plus bas que la Bête même? Il ſeroit triſte pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté diſtinctive,

tive, & presque illimitée, eſt la ſource de tous les malheurs de l'homme; que c'eſt elle qui le tire, à force detems, de cette condition originaire, dans la quelle il couleroit des jours tranquilles, & innocens; que c'eſt elle, qui faiſant éclore avec les ſiécles ſes lumiéres & ſes erreurs, ſes vices & ſes vertus, le rend à la longue le tiran de lui-
(*7.) même, & de la Nature. (* 7.) Il ſeroit affreux d'être obligés de loüer comme un être bien-faiſant celui qui le premier ſuggera à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'uſage de ces Ais qu'il applique ſur les tempes de ſes Enfans, & qui leur aſſurent du moins une partie de leur imbecilité, & de leur bonheur originel.

L'Homme Sauvage; livré par la Nature au ſeul inſtinct, ou plûtôt dédommagé de ce-

lui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de l'élever en suite fort au-dessus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales: (* 8.) appercevoir & sentir sera (*8.)
son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre, seront les premiéres, & presque les seules operations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

Quoiqu'en disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux Passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi: C'est par leur activité, que notre raison se perfectionne; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous desirons de jouïr, & il n'est pas possible de con-

concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leur progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature; & l'homme Sauvage, privé de toute sorte de lumiéres, n'éprouve que les Passions de cette derniére espéce; Ses desirs ne passent pas ses besoins Physiques;
(*9.) (* 9.) Les seuls biens, qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nouriture, une femelle, & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur, & la faim; Je dis la douleur, & non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, & la connoissance de la mort, & de ses terreurs, est

une

une des premieres acquifitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Il me feroit aifé, fi cela m'étoit néceffaire, d'appuier ce fentiment par les faits, & de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Efprit fe font précifement proportionnés aux befoins, que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonftances les avoient affujetis, & par confequent aux paffions, qui les portoient à pourvoir à ces befoins. Je montrerois en Egypte les arts naiffans, & s'étendant avec les debordemens du Nil; Je fuivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, & s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, & les Rochers de l'Attique, fans pouvoir prendre racine fur les

Bords

Bords fertiles de l'Eurotas ; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord ſont plus induſtrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins ſe paſſer de l'être, comme ſi la Nature vouloit ainſi égaliſer les choſes, en donnant aux Eſprits la fertilité qu'elle refuſe à la Terre.

Mais ſans recourir aux témoignages incertains de l'Hiſtoire, qui ne voit que tout ſemble éloigner de l'homme Sauvage la tentation & les moyens de ceſſer de l'être? Son imagination ne lui peint rien ; ſon cœur ne lui demande rien. Ses modiques beſoins ſe trouvent ſi aiſément ſous ſa matin, & il eſt ſi loin du degré de connoiſſances, néceſſaires pour déſirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curioſité. Le ſpectacle de la Nature lui devient

indiffé-

indifférent, à force de lui devenir familier. C'eſt toujours le même ordre, ce ſont toujours les mêmes révolutions; il n'a pas l'eſprit de s'étonner des plus grandes merveilles; & ce n'eſt pas chez lui qu'il faut chercher la Philoſophie dont l'homme a beſoin, pour ſavoir obſerver une fois ce qu'il a vû tous les jours. Son ame, que rien n'agite, ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle, ſans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puiſſe être, & ſes projets bornés comme ſes vûes, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel eſt encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe: Il vend le matin ſon lit de Coton, & vient pleurer le ſoir pour le racheter, faute d'avoir prevû qu'il en aûroit beſoin pour la nuit prochaine.

Plus on médite ſur ce ſujet, plus la diſtance des pures ſenſations aux plus ſimples connoiſſances s'aggrandit à nos regards; & il eſt impoſſible de concevoir comment un homme auroit pû par ſes ſeules forces, ſans le ſecours de la communication, & ſans l'aiguillon de la néceſſité, franchir un ſi grand intervale. Combien de ſiécles ſe ſont peut-être écoulés, avant que les hommes ayent été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel? Combien ne leur a-t-il pas falu de différens hazards pour apprendre les uſages les plus communs de cet élement? Combien de fois ne l'ont ils pas laiſſé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces ſecrets n'eſt il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons nous de l'agriculture,

art

art qui demande tant de travail & de prévoyance; qui tient à d'autres arts, qui très évidemment n'eſt pratiquable que dans une ſociété au moins commencée, & qui ne nous ſert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle fourniroit bien ſans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui ſont le plus de notre goût? Mais ſuppoſons que les hommes euſſent tellement multiplié, que les productions naturelles n'euſſent plus ſuffi pour les nourrir; ſuppoſition qui, pour le dire en paſſant, montreroit un grand avantage pour l'Eſpéce humaine dans cette maniére de vivre; Suppoſons que ſans forges, & ſans Atteliers, les inſtrumens du Labourage fuſſent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes euſſent vaincu la haîne mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu;

qu'ils euſſent appris à prévoir de ſi loin leurs beſoins, qu'ils euſſent déviné comment il faut cultiver la Terre, ſemer les grains, & planter les Arbres; qu'ils euſſent trouvé l'art de moudre le Bled, & de mettre le raiſin en fermentation; toutes choſes qu'il leur a falu faire enſeigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient appriſes d'eux mêmes; quel ſeroit après cela, l'homme aſſés inſenſé pour ſe tourmenter à la culture d'un Champ qui ſera depouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moiſſon conviendra; & comment chacun pourra-t-il ſe reſoudre à paſſer ſa vie à un travail penible, dont il eſt d'autant plus ſûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui ſera plus néceſſaire? En un mot, comment cette ſituation pourra-t-elle porter les hommes à culti-

cultiver la Terre, tant qu'elle ne ſera point partagée entre eux, c'eſt-à-dire, tant que l'état de Nature ne ſera point anéanti?

QUAND nous voudrions ſuppoſer un homme Sauvage auſſi habile dans l'art de penſer que nous le font nos Philoſophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philoſophe lui-même, découvrant ſeul les plus ſublimes verités, ſe faiſant, par des ſuites de raiſonnemens très abſtraits, des maximes de juſtice & de raiſon tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de ſon Createur: En un mot, quand nous lui ſuppoſerions dans l'Eſprit autant d'intelligence, & de lumiéres qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de peſanteur & de ſtupidité, quelle utilité retireroit l'Eſpéce de toute cette Métaphiſique, qui ne pourroit ſe

 com-

communiquer & qui periroit avec l'individu qui l'auroit inventée? Quel progrès pourroit faire le Genre humain épars dans les Bois parmi les Animaux? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner, & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, & sans se parler?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; Combien la Grammaire exerce, & facilite les operations de l'Esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au tems infini qu'a dû coûter la premiére invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût falu

de

de milliers de Siécles, pour développer ſucceſſivement dans l'Eſprit humain les Opérations, dont il étoit capable.

Qu'il me ſoit permis de conſiderer un inſtant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de repeter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites ſur cette matiére, qui toutes confirment pleinement mon ſentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la premiére idée. Mais la maniére dont ce Philoſophe réſout les difficultés qu'il ſe fait à lui-même ſur l'origine des ſignes inſtitués, montrant qu'il a ſuppoſé ce que je mets en queſtion, ſavoir une ſorte de ſociété déja établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ſes réflèxions devoir y joindre les miennes pour expoſer les mêmes difficultés dans

le jour qui convient à mon ſujet. La prémiére qui ſe préſente eſt d'imaginer comment elles purent devenir néceſſaires; car les Hommes n'ayant nulle correſpondance entre eux, ni aucun beſoin d'en avoir, on ne conçoit ni la néceſſité de cette invention, ni ſa poſſibilité, ſi elle ne fut pas indiſpenſable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues ſont nées dans le commerce domeſtique des Peres, des Meres, & des Enfans: mais outre que cela ne réſoudroit point les objections, ce ſeroit commettre la faute de ceux qui raiſonnant ſur l'Etat de Nature, y tranſportent les idées priſes dans la Société, voyent toujours la famille raſſemblée dans une même habitation, & ces membres gardant entre eux une union auſſi intime & auſſi permanente que parmi nous,

où

où tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni Maison, ni Cabanes, ni propriété d'aucune espéce, chacun se logeoit au hazard, & souvent pour une seule nuit; les mâles, & les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, & le desir, sans que la parole fût un interprête fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire: Ils se quittoient avec la même facilité; (* 10) La mere allaitoit d'abord ses Enfans pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la Mere elle même; Et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vûe, (* 10.)

 ils

ils en étoient bientôt au point de ne pas même ſe reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ſes beſoins à expliquer, & par conſéquent plus de choſes à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'eſt lui qui doit faire les plus grands fraix de l'invention, & que la langue qu'il employe doit être en grande partie ſon propre ouvrage; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante, & vagabonde qui ne laiſſe à aucun idiome le tems de prendre de la conſiſtance; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra ſe ſervir pour lui demander telle, ou telle choſe, cela montre bien comment on enſeigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles ſe forment.

Sup-

Supposons cette premiére difficulté vaincue : Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de Nature & le besoin des Langues; & cherchons, en les supposant nécessaires, (*b.) (* b.) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole; & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprétes conventionnels de nos idées, il resteroit toûjours à sçavoir quels ont pû être les interprétes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la

voix, de ſorte qu'à peine peut-on former des conjectures ſupportables ſur la naiſſance de cet Art de communiquer ſes penſées, & d'établir un commerce entre les Eſprits: Art ſublime qui eſt déja ſi loin de ſon Origine, mais que le Philoſophe voit encore à une ſi prodigieuſe diſtance de ſa perfection, qu'il n'y a point d'homme aſſés hardi, pour aſſurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems améne néceſſairement ſeroient ſuſpendues en ſa faveur, que les Préjugés ſortiroient des Academies ou ſe tairoient devant Elles, & qu'Elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des Siècles entiers ſans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus univerſel, le plus énergique, & le ſeul dont il eut beſoin, avant qu'il fallut per-

perſuader des hommes aſſemblés, eſt le cri de la Nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une ſorte d'inſtinct dans les occaſions preſſantes, pour implorer du ſecours dans les grands dangers, ou du ſoulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand uſage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des ſentimens plus moderés. Quand les idées des hommes commencérent à s'étendre & à ſe multiplier, & qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchérent des ſignes plus nombreux & un langage plus étendu : Ils multipliérent les inflexions de la voix, & y joignirent les geſtes, qui, par leur Nature, ſont plus expreſſifs, & dont le ſens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets viſibles & mobi-

les par des geſtes, & ceux qui frappent l'ouye, par des ſons imitatifs: mais comme le geſte n'indique guéres que les objets préſens, ou faciles à décrire, & les actions viſibles; qu'il n'eſt pas d'un uſage univerſel, puiſque l'obſcurité, ou l'interpoſition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plûtôt qu'il ne l'excite; on s'aviſa enfin de lui ſubſtituer les articulations de la voix, qui, ſans avoir le même rapport avec certaines idées, ſont plus propres à les repreſenter toutes, comme ſignes inſtitués; ſubſtitution qui ne put ſe faire que d'un commun conſentement, & d'une maniére aſſés difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes groſſiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puiſque cet accord unanime dut

dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort néceſſaire, pour établir l'uſage de la parole.

On doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent uſage, eurent dans leur Eſprit une ſignification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on employe dans les Langues déja formées, & qu'ignorant la Diviſion du Diſcours en ſes parties conſtitutives, ils donnérent d'abord à chaque mot le ſens d'une propoſition entiére. Quand ils commencérent à diſtinguer le ſujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie, les ſubſtantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le ſeul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs la notion ne s'en dut développer que fort difficilement,

parce

parce que tout adjectif eſt un mot abſtrait, & que les abſtractions ſont des Opérations pénibles, & peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, ſans égard aux genres, & aux Eſpéces, que ces premiers Inſtituteurs n'étoient pas en état de diſtinguer; & tous les individus ſe préſentérent iſolés à leur eſprit, comme ils le ſont dans le tableau de la Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B: de ſorte que plus les connoiſſances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement: car pour ranger les êtres ſous des dénominations communes, & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences; il falloit des obſervations, & des définitions,

tions, c'eſt-à-dire, de l'Hiſtoire Naturelle & de la Métaphyſique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'Ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Eſprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les ſaiſit que par des propoſitions. C'eſt une des raiſons pourquoi les animaux ne ſauroient ſe former de telles idées, ni jamais acquerir la perfectibilité qui en dépend. Quand un Singe va ſans héſiter d'une noix à l'autre, penſe-t-on qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, & qu'il compare ſon archetype à ces deux individus? Non ſans doute; mais la vûe de l'une de ces noix rappelle à ſa mémoire les ſenſations qu'il a reçues de l'autre, & ſes yeux modifiés d'une certaine maniére, annoncent à ſon goût la modification qu'il va

recevoir. Toute idée générale eſt purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient auſſitôt particuliére. Eſſayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui ſe trouve en tout arbre, cette image ne reſſembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abſtraits ſe voyent de même, ou ne ſe conçoivent que par le diſcours. La définition ſeule du Triangle vous en donne la veritable idée: Sitôt que vous en figurez un dans vôtre eſprit, c'eſt un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes ſenſibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propoſitions, il faut

donc

donc parler pour avoir des idées générales; car ſitôt que l'imagination s'arrête, l'eſprit ne marche plus qu'à l'aide du diſcours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'enſuit que les premiers ſubſtantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencérent à étendre leurs idées & à généraliſer leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut aſſujetir cette methode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les genres & les eſpéces, ils firent enſuite trop peu d'eſpéces & de genres faute d'avoir conſidéré les Etres par toutes leurs différences. Pour pouſſer les di-

viſions aſſez loin, il eut fallu plus d'expérience & de lumiére qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or ſi, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles eſpéces qui avoient échappé juſqu'ici à toutes nos obſervations, qu'on penſe combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choſes que ſur le premier aſpect! Quant aux Claſſes primitives & aux notions les plus générales, il eſt ſuperflu d'ajoûter qu'elles durent leur échapper encore: Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiére, d'eſprit de ſubſtance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philoſophes qui s'en ſervent depuis ſi long tems ont bien de la peine à les entendre eux mêmes, & que les

idées

idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphyſiques, ils n'en trouvoient aucun modéle dans la Nature?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je ſupplie mes Juges de ſuſpendre ici leur Lecture; pour conſiderer, ſur l'invention des ſeuls ſubſtantifs Phyſiques, c'eſt-à-dire, ſur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reſte à faire, pour exprimer toutes les penſées des hommes, pour prendre une forme conſtante, pouvoir être parlée en public, & influer ſur la Société: Je les ſupplie de réflechir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoiſſances pour trouver les nombres, (* 11.) les mots abſtraits, les Aoriſtes, & tous les tems des Verbes, les particules, la Sintaxe, lier les Propoſitions, les raiſonnemens, & former toute la Logique (* 11.)

 du

du Discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues ayent pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile Problême, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déja liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déja inventées, à l'établissement de la Société.

Quoiqu'il en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, & combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'ima-

d'imaginer pourquoi dans cet état primitif, un homme auroit plûtôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un Loup de son semblable, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entre eux des conditions, Je sçai qu'on nous répéte sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siécles, avoir le désir, & l'occasion d'en sortir, ce seroit un Procês à faire à la Nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué; Mais, si j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du Corps ou de l'ame: Or je vou-

drois bien qu'on m'expliquât quel peut-être le genre de misére d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouïssent? Nous ne voyons presque autour de nous que des Gens qui se plaignent de leur exstience; plusieurs mêmes qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des Loix divine & humaine suffit à peine pour arrêter ce desordre: Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misére. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumieres, tourmenté par des Passions,

&

& raiſonnant ſur un état différent du ſien. Ce fut par une Providence très ſage, que les facultés qu'il avoit en puiſſance ne devoient ſe développer qu'avec les occaſions de les exercer, afin qu'elles ne lui fuſſent ni ſuperflues & à charge avant le tems, ni tardives, & inutiles au beſoin. Il avoit dans le ſeul inſtinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de Nature, il n'a dans une raiſon cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

Il paroît d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre eux aucune ſorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un ſens phyſique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peu-

vent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la Nature: Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement, que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous defier de nos Préjugés, jusqu'à ce que, la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes, ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire, ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre,

dans

dans une ſituation plus heureuſe de n'avoir ni mal à craindre ni bien à eſperer de perſonne, que de s'être ſoumis à une dépendance univerſelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'ALLONS pas ſurtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme ſoit naturellement méchant, qu'il ſoit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuſe toujours à ſes ſemblables des ſervices qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raiſon aux choſes dont il a beſoin, il s'imagine follement être le ſeul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vû le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel: mais les conſéquences qu'il

tire

tire de la ſienne, montrent qu'il la prend dans un ſens, qui n'eſt pas moins faux. En raiſonnant ſur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de Nature étant celui où le ſoin de nôtre conſervation eſt le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conſéquent le plus propre à la Paix, & le plus convenable au Genre-humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le ſoin de la conſervation de l'homme Sauvage, le beſoin de ſatisfaire une multitude de paſſions qui ſont l'ouvrage de la Société, & qui ont rendu les Loix néceſſaires. Le mechant, dit-il, eſt un Enfant robuſte; Il reſte à ſavoir ſi l'Homme Sauvage eſt un Enfant robuſte; Quand on le lui accorderoit, qu'en concluëroit-il? Que ſi, quand il eſt robuſte, cet homme

étoit

étoit auſſi dépendant des autres que quand il eſt foible, il n'y a ſorte d'excès auxquels il ne ſe portât, qu'il ne battît ſa Mére lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il nétranglât un de ſes jeunes freres, lorsqu'il en ſeroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en ſeroit heurté ou troublé; mais ce ſont deux ſuppoſitions contradictoires dans l'état de Nature qu'être robuſte & dépendant; L'Homme eſt foible quand il eſt dépendant, & il eſt émancipé avant que d'être robuſte. Hobbes n'a pas vû que la même cauſe qui empêche les Sauvages d'uſer de leur raiſon; comme le prétendent nos Juriſconſultes, les empêche en même tems d'abuſer de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de ſorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne ſont pas

mé-

méchans précisément, parce qu'ils ne sçavent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumiéres, ni le frein de la Loi, mais le calme des passions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet a-
(* 12.) mour, (* 12.) tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le De-

trac-

tracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la Pitié, diſpoſition convenable à des êtres auſſi foibles, & ſujets à autant de maux que nous le ſommes; vertu d'autant plus univerſelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'uſage de toute réflexion, & ſi Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelquesfois des ſignes ſenſibles. Sans parler de la tendreſſe des Méres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on obſerve tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne paſſe point ſans inquiétude auprès d'un animal mort de ſon Eſpéce: Il y en a même qui leur donnent une ſorte de ſepulture; Et les triſtes mugiſſemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'impres-

preſſion qu'il reçoit de l'horrible ſpectacle qui le frappe. On voit avec plaiſir l'auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un être compatiſſant & ſenſible, ſortir dans l'exemple qu'il en donne, de ſon ſtile froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce, arrachant un Enfant du ſein de ſa Mére, briſant ſous ſa dent meurtriére les foibles membres, & déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant. Quelle affreuſe agitation n'éprouve point ce témoin d'un évenement auquel il ne prend aucun intérêt perſonnel? Quelles angoiſſes ne ſouffre-t-il pas à cette veüe, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la Mére évanoüie, ni à l'Enfant expirant?

TEL

Tel eſt le pur mouvement de la Nature, anterieur à toute réflexion: telle eſt la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos ſpectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggraveroit encore les tourmens de ſon ennemi. Mandeville a bien ſenti qu'avec toute leur morale les hommes n'euſſent jamais été que des monſtres, ſi la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raiſon: mais il n'a pas vû que de cette ſeule qualité découlent toutes les vertus ſociales qu'il veut diſputer aux hommes. En effet, qu'eſt-ce que la généroſité, la Clemence, l'Humanité, ſinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'eſpéce humaine en général?

La Bienveillance & l'amitié même ſont, à le bien prendre, des productions d'une pitié conſtante, fixée ſur un objet particulier: car déſirer que quelqu'un ne ſouffre point, qu'eſt-ce autre choſe, que déſirer qu'il ſoit heureux? Quand il feroit vrai que la commiſeration ne feroit qu'un ſentiment qui nous met à la place de celui qui ſouffre, ſentiment obſcur & vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la verité de ce que je dis, ſinon de lui donner plus de force? En effet, la commiſeration ſera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal ſouffrant: Or il eſt évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de Nature que dans l'état de raiſonnement. C'eſt la

raiſon

raiſon qui engendre l'amour propre, & c'eſt la réflexion qui le fortifie ; C'eſt elle qui replie l'homme ſur lui même; c'eſt elle qui le ſepare de tout ce qui le gêne & l'afflige : C'eſt la Philoſophie qui l'iſole ; c'eſt par elle qu'il dit en ſecret, à l'aſpect d'un homme ſouffrant, peris ſi tu veux, je ſuis en ſureté. Il n'y a plus que les dangers de la ſociété entiére qui troublent le ſommeil tranquile du Philoſophe, & qui l'arrachent de ſon lit. On peut impunément égorger ſon ſemblable ſous ſa feneſtre; il n'a qu'à mettre ſes mains ſur ſes oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui ſe revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on aſſaſſine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent; & faute de ſageſſe & de raiſon, on le voit toujours ſe livrer étourdi-

ment au premier ſentiment de l'Humanité. Dans les Emeutes, dans les querelles des Rües, la Populace s'aſſemble, l'homme prudent s'éloigne: C'eſt la canaille, ce ſont les femmes des Halles, qui ſéparent les combatants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il eſt donc bien certain que la pitié eſt un ſentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de ſoi même, concourt à la conſervation mutuelle de toute l'eſpéce. C'eſt elle, qui nous porte ſans réflexion au ſecours de ceux que nous voyons ſouffrir: c'eſt elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs, & de vertu, avec cet avantage que nul n'eſt tenté de déſobéir à ſa douce voix: C'eſt elle qui détournera tout Sauvage robuſ-

te d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs : C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée ; *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente. *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible.* C'est en un mot, dans ce sentiment Naturel, plûtôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, & aux Esprits de sa trempe, d'acquerir de la vertu par raison, il y a long-

temps que le Genre-humain ne feroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, & un frein si salutaire, les hommes plûtôt farouches que méchans, & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pourroient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux: Comme ils n'avoient entre eux aucune espéce de commerce; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune veritable idée de la justice; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient essuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne songeoient

geoient pas même à la vengeance ſi ce n'eſt peut-être machinalement & ſur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette; leurs diſputes euſſent eu rarement des ſuites ſanglantes, ſi elles n'euſſent point eu de ſujet plus ſenſible que la Pâture: mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reſte à parler.

PARMI les paſſions qui agitent le cœur de l'homme, il en eſt une ardente, impétueuſe, qui rend un ſéxe neceſſaire à l'autre, paſſion terrible qui brave tous les dangers, renverſe tous les obſtacles, & qui dans ſes fureurs ſemble propre à détruire le Genre-humain qu'elle eſt deſtinée à conſerver. Que deviendront les hommes en proye à cette rage effrenée & brutale, ſans pudeur, ſans retenue, & ſe diſputant chaque jour leurs

amours au prix de leur ſang ?

Il faut convenir d'abord que plus les paſſions ſont violentes, plus les Loix ſont néceſſaires pour les contenir : mais outre que les déſordres, & les crimes que celles-ci cauſent tous les jours parmi nous, montrent aſſés l'inſuffiſance des Loix à cet égard ; il ſeroit encore bon d'examiner ſi ces déſordres ne ſont point nés avec les Loix mêmes ; car alors, quand elles ſeroient capables de les réprimer, ce ſeroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'éxiſteroit point ſans elles.

Commençons par diſtinguer le moral du Phyſique dans le ſentiment de l'amour. Le Phyſique eſt ce déſir général qui porte un ſéxe à s'unir à l'autre ; Le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe ſur un ſeul objet

jet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préferé un plus grand dégré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice; né de l'usage de la société, & célebré par les femmes avec beaucoup d'habilété & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le séxe qui devroit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du merite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui: Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration, & d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'ap-

plication de ces idées; il écoute uniquement le temperament qu'il a reçu de la Nature, & non le goût qu'il n'a pu acquerir, & toute femme eſt bonne pour lui.

Bornés au ſeul Phyſique de l'amour, & aſſés heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le ſentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent ſentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du temperament & par conſequent avoir entre eux des diſputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages; chacun attend paiſiblement l'impulſion de la Nature, s'y livre ſans choix avec plus de plaiſir que de fureur, & le beſoin ſatisfait, tout le déſir eſt éteint.

C'EST

C'est donc une chofe inconteftable que l'amour même, ainfi que toutes les autres paffions, n'a acquis que dans la fociété cette ardeur impétueufe qui le rend fi fouvent funefte aux hommes, & il eft d'autant plus ridicule de repréfenter les Sauvages comme s'entrégorgeant fans ceffe pour affouvir leur brutalité, que cette opinion eft directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les Peuples exiftans, qui jufqu'ici s'eft écarté le moins de l'état de Nature, font précifément les plus paifibles dans leurs amours, & les moins fujets à la jaloufie, quoique vivant fous un Climat brulant qui femble toujours donner à ces paffions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plufieurs efpéces d'animaux, des com-

combats des Mâles qui enſanglantent en tout temps nos baſſes cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en ſe diſputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les eſpéces où la Nature a manifeſtement établi dans la puiſſance relative des Séxes d'autres raports que parmi nous: Ainſi les combats des Cocqs ne forment point une induction pour l'eſpéce humaine. Dans les eſpéces, où la Proportion eſt mieux obſervée, ces combats ne peuvent avoir pour cauſes que la rareté des femelles eu égard au nombre des Mâles, ou les intervalles excluſifs durant leſquels la femelle refuſe conſtamment l'approche du mâle, ce qui revient à la premiere cauſe; car ſi chaque femelle ne ſouffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'eſt à cet égard comme

me ſi le nombre des femelles étoit moindre des cinq ſixiémes: Or aucun de ces deux cas n'eſt appliquable à l'eſpéce humaine où le nombre des femelles ſurpaſſe généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais obſervé que même parmi les Sauvages les femelles ayent, comme celles des autres eſpéces, des tems de chaleur & d'excluſion. De plus parmi pluſieurs de ces animaux, toute l'eſpéce entrant à la fois en effervefcence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de desordre, & de combat: moment qui n'a point lieu parmi l'eſpéce humaine où l'amour n'eſt jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la poſſeſſion des femelles que la même choſe arriveroit à l'homme dans l'état de Nature; & quand même

me

me on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissentions ne détruisent point les autres espéces, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre, & il est très apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amants & la vengeance des Epoux causent chaque jour des Duels, des Meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidelité ne sert qu'à faire des adultéres, & où les Loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens.

CONCLUONS qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, & sans liaisons, sans nul besoin de

ses

ſes ſemblables, comme ſans nul déſir de leur nuire, peut-être même ſans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage ſujet à peu de paſſions, & ſe ſuffiſant à lui même, n'avoit que les ſentimens & les lumiéres propres à cet état, qu'il ne ſentoit que ſes vrais beſoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que ſon intelligence ne faiſoit pas plus de progrès que ſa vanité. Si par hazard il faiſoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoiſſoit pas même ſes Enfans. L'art périſſoit avec l'inventeur; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations ſe multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les Siécles s'écouloient dans toute la groſſiéreté des premiers âges, l'eſpéce étoit déja vieil-

vieille, & l'homme reſtoit toujours enfant.

Si je me ſuis étendu ſi longtems ſur la ſuppoſition de cette condition primitive, c'eſt qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjuges invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuſer jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du veritable état de Nature combien l'inégalité, même naturelle, eſt loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

En effet, il eſt aiſé de voir qu'entre les différences qui diſtinguent les hommes, pluſieurs paſſent pour naturelles qui ſont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainſi un tempérament robuſte ou délicat, la force où la foibleſſe qui en dépendent, viennent ſouvent plus de la

manière

maniére dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, & non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, & ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture; car qu'un Geant, & un Nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducations & de genres de vie qui régne dans les differens ordres de l'état civil, avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même maniére, & font exactement les mêmes choses, on compren-

dra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de ſociété, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'eſpéce humaine par l'inégalité d'inſtitution.

Mais quand la Nature affecteroit dans la diſtribution de ſes dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favoriſés en tireroient ils, au préjudice des autres, dans un état de choſes qui n'admettroit presqu'aucune ſorte de relation entre eux? Là où il ni a point d'amour, de quoi ſervira la beauté? Que ſera l'eſprit à des gens qui ne parlent point, & la ruſe à ceux qui n'ont point d'affaires? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppreſſion. Les uns domineront

neront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes Sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude, & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cüeillis, du gibier qu'il a tué, de l'antre qui lui servoit d'azile; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possédent rien? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs? Se trouve-t-il un homme d'une force assés supérieure à la mienne, &, de

 plus,

plus, assés dépravé, assés paresseux, & assés féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de veüe un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tüe: c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relache-t-elle un moment? Un bruit imprevu lui fait il détourner la tête? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitu-

de n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes & des befoins reciproques qui les uniffent, il eft impoffible d'affervir un homme fans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir fe paffer d'un autre ; fituation qui n'exiftant pas dans l'état de Nature, y laiffe chacun libre du joug & rend vaine la Loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'Inégalité eft à peine fenfible dans l'état de Nature, & que fon influence y eft prefque nulle, il me refte à montrer fon origine, & fes progrès dans les développemens fucceffifs de l'Efprit humain. Après avoir montré, que la *perfectibilité*, les vertus fociales, & les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puiffance ne pouvoient jamais fe developper d'elles mêmes, qu'elles avoient befoin pour

cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangeres qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fut demeuré éternellement dans sa condition primitive; il me reste à considerer & à rapprocher les différens hazards qui ont pû perfectionner la raison humaine, en déteriorant l'espéce, rendre un être méchant en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'AVOUE que les évenemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs maniéres, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la verité, les con-

ſequences que je veux déduire des miennes ne ſeront point pour cela conjecturales, puiſque, ſur les principes que je viens d'établir, on ne ſauroit former aucun autre ſyſtême qui ne me fourniſſe les mêmes réſultats, & dont je ne puiſſe tirer les mêmes concluſions.

Ceci me diſpenſera d'étendre mes réflexions ſur la maniére dont le laps de tems compenſe le peu de vraiſemblance des évenemens; ſur la puiſſance ſurprenante des cauſes très-légeres lorſqu'elles agiſſent ſans relâche; ſur l'impoſſibilité où l'on eſt d'un côté de détruire certaines hypothéſes, ſi de l'autre on ſe trouve hors d'état de leur donner le dégré de certitude des faits; ſur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une ſuite de faits intermédiaires, in-

connus ou regardés comme tels, c'eſt à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient; c'eſt à la Philoſophie à ſon défaut, de determiner les faits ſemblables qui peuvent les lier; Enfin ſur ce qu'en matiére d'évenemens la ſimilitude reduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de claſſes différentes qu'on ne ſe l'imagine. Il me ſuffit d'offrir ces objets à la conſidération de mes Juges: il me ſuffit d'avoir fait en ſorte que les Lecteurs vulgaires n'euſſent pas beſoin de les conſidérer.



S E-

SECONDE PARTIE.

LE premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assés simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de miséres & d'horreurs n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la Terre n'est à personne: Mais il y a grande apparence, qu'alors les choses en étoient déjà venües au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient; car cette idée de propriété, dependant de beaucoup d'idées antérieures qui,

n'ont pû naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain: Il falut faire bien des progrès, acquerir bien de l'industrie & des lumières, les transmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de Nature. Reprenons donc les choses de plus haut & tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'évenemens & de connoissances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence, son premier soin celui de sa conservation. Les productions de la Terre lui fournissoient tous les secours nécessaires, l'instinct le porta à en faire usage. La faim, d'autres appetits lui faisant éprouver tour à tour diverses maniéres d'exister,

ister, il y en eut une qui l'invita à perpetuer son espéce; & ce penchant aveugle, dépourvû de tout sentiment du cœur, ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à la Mére sitôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

TELLE fut la condition de l'homme naissant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, & profitant à peine des dons que lui offroit la Nature, loin de songer à lui rien arracher; mais il se présenta bientôt des difficultés, il falut apprendre à les vaincre: la hauteur des Arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient

à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il falut se rendre agile, vîte à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles qui sont les branches d'arbres, & les pierres, se trouvérent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la Nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il faloit céder au plus fort.

A MESURE que le Genre-humain s'étendit, les peines se multipliérent avec les hommes. La difference des terrains, des Climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs maniéres de vivre. Des années stériles, des hyvers longs & rudes, des Etés brulans qui consument tout, exigérent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer, & des Rivie-

Rivieres ils inventérent la ligne, & le hameçon; & devinrent pêcheurs & Ichtyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs & des fléches, & devinrent Chasseurs & Guerriers; Dans les Pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées; Le tonnerre, un Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver: Ils aprirent à conserver cet élement, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

Cette application réiterée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains raports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible,

de

de vîte, de lent, de peureux, de hardi, & d'autres idées pareilles, comparées au beſoin, & presque ſans y ſonger, produiſirent enfin chez lui quelque ſorte de réflexion, ou plûtôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus néceſſaires à ſa ſûreté.

Les nouvelles lumiéres qui réſultérent de ce développement, augmentérent ſa ſupériorité ſur les autres animaux, en la lui faiſant connoître. Il s'exerça à leur dreſſer des piéges, il leur donna le change en mille maniéres, & quoique pluſieurs le ſurpaſſaſſent en force au combat, ou en vîteſſe à la courſe; de ceux qui pouvoient lui ſervir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns, & le fleau des autres. C'eſt ainſi que le premier regard qu'il porta ſur lui-même, y produiſit

duisit le premier mouvement d'orgueil; c'est ainsi que sçachant encore à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espéce, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

QUOIQUE ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût gueres plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le temps put lui faire appercevoir entre eux, sa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas, & voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur maniére de penser & de sentir étoit entierement conforme à la sienne, & cette importante vérité bien établie

dans

dans ſon eſprit, lui fit ſuivre par un preſſentiment auſſi ſûr & plus prompt que la Dialectique, les meilleures régles de conduite que pour ſon avantage & ſa ſureté il lui convînt de garder avec eux.

INSTRUIT par l'expérience que l'amour du bien-être eſt le ſeul mobile des actions humaines, il ſe trouva en état de diſtinguer les occaſions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter ſur l'aſſiſtance de ſes ſemblables, & celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas il s'uniſſoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque ſorte d'aſſociation libre qui n'obligeoit perſonne, & qui ne duroit qu'autant que le beſoin paſſager qui l'avoit formée. Dans le ſecond chacun cherchoit à prendre ſes avantages, ſoit

à force

à force ouverte s'il croyoit le pouvoir ; ſoit par adreſſe & ſubtilité s'il ſe ſentoit le plus foible.

Voilà comment les hommes purent inſenſiblement acquerir quelque idée groſſiére des engagemens mutuels, & de l'avantage de les remplir, mais ſeulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt préſent & ſenſible ; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne ſongeoient pas même au lendemain. S'agiſſoit il de prendre un Cerf, chacun ſentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidellement ſon poste ; mais ſi un liévre venoit à paſſer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le pourſuivît ſans ſcrupule, & qu'ayant atteint ſa proye il ne ſe souciât fort peu de faire manquer la leur à ſes Compagnons.

Il eſt aiſé de comprendre qu'un pareil commerce n'éxigeoit pas un langage beaucoup plus rafiné que celui des Corneilles ou des Singes, qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de geſtes, & quelques bruits imitatifs, durent compoſer pendant longtems la Langue universelle, à quoi joignant dans chaque Contrée quelques ſons articulés, & conventionels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'eſt pas trop facile d'expliquer l'inſtitution, on eut des langues particuliéres, mais groſſiéres, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverſes Nations Sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de Siécles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choſes que j'ai à dire, & par le progrès presque inſenſible des commence-

mence-

mencemens ; car plus les événemens étoient lents à ſe ſucceder , plus ils ſont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'eſprit s'éclairoit, & plus l'induſtrie ſe perfectionna. Bientôt ceſſant de s'endormir ſous le premier arbre, ou de ſe retirer dans des Cavernes, on trouva quelques ſortes de haches de pierres dures, & tranchantes, qui ſervirent à couper du bois, creuſer la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'aviſa enſuite d'enduire d'argile & de boüe. Ce fut-là l'époque d'une premiére révolution qui forma l'établiſſement & la diſtinction des familles, & qui introduiſit une ſorte de propriété ; d'où peut-être n'aquirent déjà bien des querelles & des Combats. Cependant

comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouvérent plus court & plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger: & quant à ceux qui avoient déja des Cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les Femmes, les Peres & les Enfans; l'habitude de vivre ensemble fit naître

les

les plus doux ſentimens qui ſoient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour Paternel. Chaque famille devint une petite Société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les ſeuls liens; & ce fut alors que s'établit la premiére différence dans la maniére de vivre des deux Séxes, qui juſqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus ſédentaires & s'accoutumérent à garder la Cabane & les Enfans, tandis que l'homme alloit chercher la ſubſiſtance commune. Les deux Séxes commencérent auſſi par une vie un peu plus molle à perdre quelque choſe de leur férocité & de leur vigueur: mais ſi chacun ſéparément devint moins propre à combattre les bêtes ſauvages, en revanche il fut plus aiſé de s'aſſembler pour leur réſiſter en commun.

Dans ce nouvel état, avec une vie simple & solitaire, des besoins très bornés, & les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes joüissant d'un fort grand loisir l'emploiérent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs Peres; & ce fut là le premier joug qu'ils s'imposérent sans y songer, & la premiere source de maux qu'ils préparérent à leurs Descendans; car outre qu'ils continuérent ainsi à s'amolir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce, & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posseder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionne insensiblement dans le sein de chaque famille, & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particuliéres purent étendre le langage, & en accélerer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnérent d'eaux ou de précipices des Cantons habités; Des revolutions du Globe détachérent & coupérent en Iles des portions du Continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un Idiome commun plûtôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la Terre ferme. Ainsi il est très possible qu'après leurs premiers essais de Navigation, des Insulaires ayent porté

parmi nous l'usage de la parole; & il est au moins très vraisemblable que la Société & les langues ont pris naissance dans les Iles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connües dans le Continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les Bois, ayant pris une assiéte plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une Nation particuliére, unie de mœurs & de caractéres, non par des Réglemens & des Loix, mais par le même genre de vie & d'alimens, & par l'influence commune du Climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de differens séxes habitent des Cabanes voisines, le commerce

passager

paſſager que demande la Nature en améne bientôt un autre non moins doux & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoûtume à conſidérer differens objets, & à faire des comparaiſons ; on acquiert inſenſiblement des idées de mérite & de beauté qui produiſent des ſentimens de préférence. A force de ſe voir, on ne peut plus ſe paſſer de ſe voir encore. Un ſentiment tendre & doux s'inſinue dans l'ame, & par la moindre oppoſition devient une fureur impétueuſe: la jalouſie s'éveille avec l'amour; la Diſcorde triomphe, & la plus douce des paſſions reçoit des ſacrifices de ſang humain.

A MESURE que les idées & les ſentimens ſe ſuccédent, que l'eſprit & le cœur s'éxercent, le Genre-humain continue à s'apprivoiſer, les liaiſons s'étendent & les liens ſe

resserrent. On s'accoûtuma à s'assembler devant les Cabanes ou autour d'un grand Arbre: le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement ou plûtôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres & à vouloir être regardé soi-même, & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dansoit le mieux; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus consideré, & ce fut là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même tems: de ces premiéres préférences nâquirent d'un côté la vanité & le mépris, de l'autre la honte & l'envie; & la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

Si-

Sitôt que les hommes eurent commencé à s'apprecier mutuellement & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages, & delà tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insuportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une maniére proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisement le degré où étoient parvenus la plûpart des Peuples Sauvages qui nous

nous ſont connus; & c'eſt faute d'avoir ſuffiſamment diſtingué les idées, & remarqué combien ces Peuples étoient déjà loin du premier état de Nature, que pluſieurs ſe ſont hâtés de conclure que l'homme eſt naturellement cruel & qu'il a beſoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'eſt ſi doux que lui dans ſon état primitif, lorsque placé par la Nature à des diſtances égales de la ſtupidité des brutes & des lumiéres funeſtes de l'homme civil, & borné également par l'inſtinct & par la raiſon à ſe garantir du mal qui le menace, il eſt retenu par la pitié Naturelle de faire lui-même du mal à perſonne, ſans y être porté par rien, même après en avoir reçû. Car, ſelon l'axiome du ſage Locke, *il ne ſauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété.*

MAIS

Mais il faut remarquer que la Société commencée & les relations déjà établies entre les hommes, éxigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur conſtitution primitive ; que la moralité commençant à s'introduire dans les Actions humaines, & chacun avant les Loix étant ſeul juge & vengeur des offenſes qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de Nature n'étoit plus celle qui convenoit à la Société naiſſante ; qu'il faloit que les punitions devinſſent plus ſévéres à meſure que les occaſions d'offenſer devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des Loix. Ainſi quoique les hommes fuſſent devenus moins endurans, & que la pitié naturelle eût déja ſouffert quelque altéra-

ration, ce période du developpement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif & la pétulante activité de nôtre amour propre, dut être l'époque la plus heureuse, & la plus durable. Plus on y réflechit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolu-
(*13.) tions, le meilleur à l'homme, (* 13.) & qu'il n'en a du sortir que par quelque funeste hazard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le Genre-humain étoit fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du Monde, & que tous les progrès ulterieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'espéce.

TANT

TANT que les hommes se contentérent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornérent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques Canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique ; En un mot tant qu'ils ne s'appliquérent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, & heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur Nature, & continuérent à joüir entre eux des douceurs d'un commerce independant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours

d'un

d'un autre ; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un ſeul d'avoir des proviſions pour deux, l'égalité diſparut, la propriété s'introduiſit, Le travail devint néceſſaire & les vaſtes forêts ſe changérent en des Campagnes riantes qu'il falut arroſer de la ſueur des hommes, & dans leſquelles on vit bientôt l'eſclavage & la miſére germer & croître avec les moiſſons.

La Métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produiſit cette grande révolution. Pour le Poëte, c'eſt l'or & l'argent, mais pour le Philoſophe ce ſont le fer & le bled qui ont civiliſé les hommes, & perdu le Genre-humain; auſſi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique qui pour cela ſont toujours demeurés tels; les autres Peuples ſemblent même

me être reftés Barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces Arts fans l'autre; & l'une des meilleures raifons peut-être pourquoi l'Europe a été, finon plûtôt, du moins plus conftamment, & mieux policée que les autres parties du monde, c'eft qu'elle eft à la fois la plus abondante en fer & la plus fertile en bled.

Il eft très difficile de conjecturer comment les hommes font parvenus à connoître & employer le fer: car il n'eft pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux mêmes de tirer la matiére de la mine & de lui donner les préparations néceffaires pour la mettre en fufion avant que de fçavoir ce qui en réfulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel que les mines ne fe forment que

dans des lieux arides, & denüés d'arbres & de plantes, de ſorte qu'on diroit que la Nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal ſecret. Il ne reſte donc que la circonſtance extraordinaire de quelque Volcan qui, vomiſſant des matiéres metalliques en fuſion, aura donné aux Obſervateurs l'idée d'imiter cette opération de la Nature; encore faut-il leur ſuppoſer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail auſſi pénible & enviſager d'auſſi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer; ce qui ne convient guéres qu'à des eſprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

QUANT à l'agriculture, le principe en fut connu longtems avant que la pratique en fût établie, & il n'eſt guéres poſſible que les hommes ſans ceſſe occupés à tirer leur ſubſiſtan-

ſiſtance des arbres & des plantes n'euſſent aſſés promptement l'idée des voyes, que la Nature employe pour la génération des Végétaux; mais leur induſtrie ne ſe tourna probablement que fort tard de ce côté-là, ſoit parce que les arbres qui avec la chaſſe & la pêche fourniſſoient à leur nourriture, n'avoient pas beſoin de leurs ſoins, ſoit faute de connoître l'uſage du bled, ſoit faute d'inſtrumens pour le cultiver, ſoit faute de prévoyance pour le beſoin à venir, ſoit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus induſtrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës, & des bâtons pointus ils commencérent par cultiver quelques legumes ou racines autour de leurs Cabanes, longtemps avant de ſavoir préparer le bled,

& d'avoir les inftrumens néceffaires pour la culture en grand, fans compter que, pour fe livrer à cette occupation & enfemencer des terres, il faut fe réfoudre à perdre d'abord quelque chofe pour gagner beaucoup dans la fuite; précaution fort éloignée du tour d'efprit de l'homme Sauvage qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à fonger le matin à fes befoins du foir.

L'Invention des autres arts fut donc néceffaire pour forcer le Genre-humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à fe multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la fubfiftance commune, fans qu'il y eût moins de bouches pour la con-

consommer; & comme il falut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvérent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquîrent d'un côté le Labourage & l'agriculture, & de l'autre l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage; & de la propriété une fois reconnüe les premiéres régles de justice: car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose; de plus les hommes commençant à porter leurs veües dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est im-

poſſible de concevoir l'idée de la propriété naiſſante d'ailleurs que de la main d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choſes qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que ſon travail. C'eſt le ſeul travail qui donnant droit au Cultivateur ſur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conſéquent ſur le fond, au moins jusqu'à la recolte, & ainſi d'année en année, ce qui faiſant une poſſeſſion continüe, ſe transforme aiſément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cères l'épithéte de legiſlatrice, & à une fête célébrée en ſon honneur, le nom de Thesmophories ; ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle ſorte de droit. C'eſt-à-dire le droit de propriété différent de celui qui réſulte de la Loi naturelle.

Les choſes en cet état euſſent pu demeurer égales, ſi les talens euſſent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer, & la conſommation des denrées euſſent toujours fait une balance exacte; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientot rompue; le plus fort faiſoit plus d'ouvrage; le plus adroit tiroit meilleur parti du ſien; le plus ingenieux trouvoit des moyens d'abréger le travail; Le Laboureur avoit plus beſoin de fer, ou le forgeron plus beſoin de bled, & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'eſt ainſi que l'inégalité naturelle ſe déploye inſenſiblement avec celle de combinaiſon & que les différences des hommes, developpées par celles des circonſtances, ſe rendent plus ſenſibles, plus permanentes dans leurs effets,

& commencent à inflüer dans la même proportion ſur le ſort des particuliers.

Les choſes étant parvenües à ce point, il eſt facile d'imaginer le reſte. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention ſucceſſive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'uſage ou l'abus des Richeſſes, ni tous les détails qui ſuivent ceux-ci, & que chacun peut aiſément ſuppléer. Je me bornerai ſeulement à jetter un coup d'œil ſur le Genre-humain placé dans ce nouvel ordre de choſes.

Voila donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour propre intéreſſé, la raiſon rendüe active, & l'eſprit arrivé preſqu'au terme de la perfection, dont il eſt ſuſceptible. Voilà toutes

tes les qualités naturelles mifes en action, le rang & le fort de chaque homme établi, non feulement fur la quantité des biens & le pouvoir de fervir ou de nuire, mais fur l'efprit, la beauté, la force ou l'adreffe, fur le mérite ou les talens, & ces qualités étant les feules qui pouvoient attirer de la confideration, il falut bientot les avoir ou les affecter; Il falut pour fon avantage fe montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux chofes tout à fait différentes, & de cette diftinction fortirent le fafte impofant, la rufe trompeufe, & tous les vices qui en font le cortége. D'un autre côté, de libre & independant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux befoins affujéti, pour ainfi dire, à toute la Nature, & furtout à fes femblables dont il

devient l'efclave en un fens, même en devenant leur maître; riche, il a befoin de leurs fervices; pauvre, il a befoin de leur fecours, & la médiocrité ne le met point en état de fe paffer d'eux. Il faut donc qu'il cherche fans ceffe à les intéreffer à fon fort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le fien: ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, imperieux & dur avec les autres, & le met dans la néceffité d'abufer tous ceux dont il a befoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas fon intérêt à les fervir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever fa fortune relative, moins par un veritable befoin que pour fe mettre au-deffus des autres, infpire à tous les hommes un noir penchant à fe nuire mutuellement, une jalou-

fie

ſie ſecrete d'autant plus dangereuſe que, pour faire ſon coup plus en ſûreté, elle prend ſouvent le masque de la bienveillance; en un mot, concurrence & rivalité d'une part, de l'autre oppoſition d'intérêt, & toujours le déſir caché de faire ſon profit aux depends d'autrui; Tous ces maux ſont le premier effet de la propriété & le cortége inſéparable de l'inégalité naiſſante.

Avant qu'on eût inventé les ſignes répréſentatiſs des richeſſes, elles ne pouvoient guéres conſiſter qu'en terres & en beſtiaux, les ſeuls biens réels que les hommes puiſſent poſſéder. Or quand les heritages ſe furent accrus en nombre & en étendüe au point de couvrir le ſol entier & de ſe toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépends des autres, & les ſurnumeraires que la foibleſſe

bleſſe ou l'indolence avoient empêchés d'en acquerir à leur tour, devenus pauvres ſans avoir rien perdu, parce que tout changeant autour d'eux, eux ſeuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur ſubſiſtance de la main des riches, & de là commencérent à naître, ſelon les divers caractéres des uns & des autres, la domination & la ſervitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaiſir de dominer, qu'ils dédaignerent bientôt tous les autres, & ſe ſervant de leurs anciens Eſclaves pour en ſoûmettre de nouveaux, ils ne ſongérent qu'à ſubjuguer & aſſervir leurs voiſins; ſemblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'EST

C'est ainſi que les plus puiſſans ou les plus miſérables, ſe faiſant de leur force ou de leurs beſoins une ſorte de droit au bien d'autrui, équivalent, ſelon eux, à celui de propriété, l'égalité rompüe fut ſuivie du plus affreux déſordre: c'eſt ainſi que les uſurpations des riches, les Brigandages des Pauvres, les paſſions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la juſtice, rendirent les hommes avares, ambitieux, & méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort & le droit du premier occupant un conflict perpetuel qui ne ſe terminoit que par des combats & des meurtres. (* *c.*) La Société naiſſante fit place au plus horrible état de guerre: Le Genre-humain avili & déſolé ne pouvant plus retourner ſur ſes pas ni renoncer aux acquiſitions malheureuſes qu'il (* *c.*)

avoit

avoit faites & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, & quæ modò voverat, odit.

Il n'est pas possible que les hommes n'ayent fait enfin des réflexions sur une situation aussi miserable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches surtout durent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les fraix, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens, particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assés qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif,

&

& que n'ayant été acquifes que par la force, la force pouvoit les leur ôter fans qu'ils euffent raifon de s'en plaindre. Ceux même, que la feule induftrie avoit enrichis, ne pouvoient guéres fonder leur propriété fur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire: c'eft moi qui ai bâti ce mur; j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre; & en vertu de quoi prétendez vous être payé à nos dépends d'un travail que nous ne vous avons point impofé? Ignorés vous qu'une multitude de vos freres périt, ou fouffre du befoin de ce que vous avés de trop, & qu'il vous faloit un confentement exprès & unanime du Genre-humain pour vous approprier fur la fubfiftance commune tout ce qui alloit au-delà de la votre? Deftitué de raifons valables

lables pour ſe juſtifier, & de forces ſuffiſantes pour ſe défendre; écraſant facilement un particulier, mais écraſé lui-même par des troupes de bandits; ſeul contre tous, & ne pouvant à cauſe des jalouſies mutuelles s'unir avec ſes égaux contre des ennemis unis par l'eſpoir commun du pillage, le riche preſſé par la néceſſité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui ſoit jamais entré dans l'eſprit humain; ce fut d'employer en ſa faveur les forces même de ceux qui l'attaquoient, de faire ſes défenſeurs de ſes adverſaires, de leur inſpirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres inſtitutions qui lui fuſſent auſſi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette veüe, après avoir expoſé à ſes voiſins l'horreur d'une ſituation qui les

armoit

armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs poſſeſſions auſſi onéreuſes que leurs beſoins, & où nul ne trouvoit ſa ſûreté ni dans la pauvreté ni dans la richeſſe, il inventa aiſément des raiſons ſpécieuſes pour les amener à ſon but. „Uniſſons nous", leur dit-il, „ pour garantir de l'oppreſſion
„ les foibles, contenir les ambitieux, & aſ-
„ ſûrer à chacun la poſſeſſion de ce qui lui
„ appartient: Inſtituons des réglemens de
„ Juſtice & de paix auxquels tous ſoient o-
„ bligés de ſe conformer, qui ne faſſent ac-
„ ception de perſonne, & qui réparent en
„ quelque ſorte les caprices de la fortune en
„ ſoûmettant également le puiſſant & le foi-
„ ble à des devoirs mutuels. En un mot,
„ au lieu de tourner nos forces contre nous
„ mêmes, raſſemblons les en un pouvoir ſu-

„ prême qui nous gouverne ſelon de ſages „ Loix, qui protége & défende tous les „ membres de l'aſſociation, repouſſe les en- „ nemis communs, & nous maintienne dans „ une concorde éternelle.

Il en falut beaucoup moins que l'équivalent de ce Diſcours pour entraîner des hommes groſſiers, faciles à ſéduire, qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entre eux pour pouvoir ſe paſſer d'arbitres, & trop d'avarice & d'ambition, pour pouvoir longtems ſe paſſer de Maîtres. Tous coururent au devant de leurs fers croyant aſſûrer leur liberté ; car avec aſſés de raiſon pour ſentir les avantages d'un établiſſement politique, ils n'avoient pas aſſés d'expérience pour en prevoir les dangers ; les plus capables de preſſentir les abus étoient précisément ceux qui comp-

comptoient d'en profiter, & les sages même virent qu'il faloit se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du Corps.

TELLE fut, ou dut être l'origine de la Société & des Loix, qui donnérent de nouvelles entraves au foible & de nouvelle forces au riche, (* 14.) détruisirent sans retour (* 14.) la liberté naturelle, fixérent pour jamais la Loi de la propriété & de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, & pour le profit de quelques ambitieux assujétirent désormais tout le Genre-humain au travail, à la servitude & à la misére. On voit aisément comment l'établissement d'une seule Société rendit indispensable celui de toutes les autres, & comment, pour faire

tête à des forces unies, il falut s'unir à ſon tour. Les Sociétés ſe multipliant ou s'étendant rapidement couvrirent bientôt toute la ſurface de la terre, & il ne fut plus poſſible de trouver un ſeul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & ſouſtraire ſa tête au glaîve ſouvent mal conduit que chaque homme vit perpetuellement ſuſpendu ſur la ſienne. Le droit civil étant ainſi devenu la régle commune des Citoyens, la Loy de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverſes Sociétés, où, ſous le nom de Droit des gens, elle fut temperée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce poſſible & ſuppléer à la commiſération naturelle, qui, perdant de Société à Société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réſide plus que dans quelques grandes

Ames

Ames Cosmopolites, qui franchiſſent les barriéres imaginaires qui ſéparent les Peuples, & qui, à l'exemple de l'être ſouverain qui les a créés, embraſſent tout le Genre-humain dans leur bienveillance.

Les Corps Politiques reſtant ainſi entre eux dans l'Etat de Nature ſe reſſentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en ſortir, & cet Etat devint encore plus funeſte entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient compoſés. De là ſortirent les Guerres Nationales, les Batailles, les meurtres, les répréſailles qui font fremir la Nature & choquent la raiſon, & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le ſang humain. Les plus honnêtes gens appri-

rent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs ſemblables; on vit enfin les hommes ſe maſſacrer par milliers ſans ſavoir pourquoi; & il ſe commettoit plus de meurtres en un ſeul jour de combat & plus d'horreurs à la priſe d'une ſeule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'Etat de Nature durant des ſiécles entiers ſur toute la face de la terre. Tels ſont les premiers effets qu'on entrevoit de la diviſion du Genre-humain en différentes Sociétés. Revenons à leur inſtitution.

Je ſais que pluſieurs ont donné d'autres origines aux Sociétés Politiques, comme les conquêtes du plus puiſſant ou l'union des foibles; & le choix entre ces cauſes eſt indifférent à ce que je veux établir: cependant celle que je viens d'expoſer me paroit la plus

natu-

naturelle par les raiſons ſuivantes. 1. Que dans le premier cas, le Droit de conquête n'étant point un Droit n'en a pu fonder aucun autre, le Conquérant & les Peuples conquis reſtant toujours entre eux dans l'état de Guerre, à moins que la Nation remiſe en pleine liberté ne choiſiſſe volontairement ſon Vainqueur pour ſon Chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que ſur la violence, & que par conſéquent elles ſont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothéſe ni veritable Société, ni Corps Politique, ni d'autre Loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* ſont équivoques dans le ſecond cas; que dans l'intervalle qui ſe trouve entre l'établiſſement du Droit de propriété ou de premier occupant,

& celui des Gouvernemens politiques, le ſens de ces termes eſt mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parcequ'en effet un homme n'avoit point avant les Loix d'autre moyen d'aſſujetir ſes égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faiſant quelque part du ſien. 3. Que les Pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le ſeul bien qui leur reſtoit pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainſi dire, ſenſibles dans toutes les parties de leurs Biens, il étoit beaucoup plus aiſé de leur faire du mal, qu'ils avoient par conſéquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il eſt raiſonnable de croire qu'une choſe a été inventée par ceux à qui elle eſt utile plûtôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le

Le Gouvernement naiſſant n'eût point une forme conſtante & réguliere. Le défaut de Philoſophie & d'expérience ne laiſſoit appercevoir que les inconvéniens préſens, & l'on ne ſongeoit à remedier aux autres qu'à meſure qu'ils ſe préſentoient. Malgré tous les travaux des plus ſages Légiſlateurs, l'Etat Politique, demeura toûjours imparfait, parcequ'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le tems en découvrant les défauts, & ſuggérant des remédes, ne put jamais réparer les vices de la Conſtitution; On racommodoit ſans ceſſe, au lieu qu'il eut fallu commencer par nétoyer l'aire & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Licurgue à Sparte, pour élever enſuite un bon Edifice. La Société ne conſiſta d'abord qu'en quelques conventions gé-

nérales que tous les particuliers s'engageoient à obſerver, & dont la Communauté ſe rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille conſtitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtiment des fautes dont le Public ſeul devoit être le témoin & le juge; il fallut que la Loi fût éludée de mille maniéres; il fallut que les inconvéniens & les déſordres ſe multipliaſſent continuellement, pour qu'on ſongeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magiſtrats le ſoin de faire obſerver les délibérations du Peuple: car de dire que les Chefs furent choiſis avant que la confédération fût faite, & que les Miniſtres des Loix exiſtérent avant les

Loix

Loix mêmes, c'eſt une ſuppoſition qu'il n'eſt pas permis de combattre ſérieuſement.

Il ne ſeroit pas plus raiſonnable de croire que les Peuples ſe ſont d'abord jettés entre les bras d'un Maître abſolu, ſans conditions & ſans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la ſûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de ſe précipiter dans l'eſclavage. En effet, pourquoi ſe ſont ils donné des ſupérieurs, ſi ce n'eſt pour les défendre contre l'oppreſſion, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui ſont, pour ainſi dire, les élemens conſtitutifs de leur être? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puiſſe arriver à l'un étant de ſe voir à la diſcrétion de l'autre, n'eût il pas été contre le bon ſens de commencer par ſe dépoüiller entre

les

les mains d'un Chef des ſeules choſes pour la conſervation desquelles ils avoient beſoin de ſon ſecours ? Quel équivalent eût il pû leur offrir pour la conceſſion d'un ſi beau Droit; &, s'il eût oſé l'exiger ſous le prétexte de les défendre, n'eût il pas auſſitôt reçû la réponſe de l'Apologue; Que nous fera de plus l'ennemi ? Il eſt donc inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le Droit Politique, que les Peuples ſe ſont donné des Chefs pour défendre leur liberté & non pour les aſſervir. *Si nous avons un Prince*, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un Maître.

Les politiques font ſur l'amour de la liberté les mêmes ſophiſmes que les Philoſophes ont faits ſur l'Etat de Nature; par les choſes qu'ils voyent ils jugent des choſes très diffé-

rentes

rentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la ſervitude par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont ſous les yeux ſupportent la leur, ſans ſonger qu'il en eſt de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en joüit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton Païs, diſoit Braſidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſépolis, mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Comme un Courſier indompté hériſſe ſes crins, frappe la terre du pied & ſe débat impétueuſement à la ſeule approche du mords, tandis qu'un cheval dreſſé ſouffre patiemment la verge & l'éperon, l'homme barbare ne

plie

plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, & il préfere la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquile. Ce n'est donc pas par l'avilissement des Peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les Peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouïssent dans leurs fers, *& que miserrimam servitutem pacem appellant:* mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance, & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu; quand je vois des Animaux nés libres & abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison;

prison; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nuds mépriser les voluptés Européennes & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des Esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

QUANT à l'autorité Paternelle dont plusieurs ont fait dériver le Gouvernement absolu & toute la Société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du Despotisme que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande; que par la Loi de Nature le Pere n'est le maître de l'Enfant qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire, qu'audelà de ce terme ils

devien-

deviennent égaux, & qu'alors le fils parfaitement indépendant du Pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance; car la réconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force: un individu ne fut reconnu pour le Pere de plusieurs que quand ils restérent assemblés autour de lui; Les biens du Pere, dont il est véritablement le Maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets ayent quelque

quelque faveur ſemblable à attendre de leur Deſpote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils poſſédent, ou du moins qu'il le prétend ainſi, ils ſont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laiſſe de leur propre bien; il fait juſtice quand il les dépouille; il fait grace quand il les laiſſe vivre.

En continuant d'examiner ainſi les faits par le Droit, on ne trouveroit pas plus de ſolidité que de vérité dans l'établiſſement volontaire de la Tyrannie, & il ſeroit difficile de montrer la validité d'un contract qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce Syſtême odieux eſt bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des Sages &

bons Monarques, & ſurtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits & en particulier dans le paſſage ſuivant d'un Ecrit célebre, publié en 1667. au nom & par les ordres de Louïs XIV. *Qu'on ne diſe donc point que le Souverain ne ſoit pas ſujet aux Loix de ſon Etat, puis que la propoſition contraire eſt une vérité du Droit des Gens que la flaterie a quelques fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une divinité tutelaire de leurs Etats. Combien eſt-il plus légitime de dire avec le Sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume eſt qu'un Prince ſoit obéi de ſes Sujets, que le Prince obéiſſe à la Loi, & que la Loi ſoit droite & toujours dirigée au bien public.* Je ne m'arrêterai point à rechercher ſi, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'eſt

n'eſt pas dégrader ſa Nature, ſe mettre au niveau des Bêtes eſclaves de l'inſtinct, offenſer même l'Auteur de ſon être, que de renoncer ſans reſerve au plus précieux de tous ſes dons, que de ſe ſoûmettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un Maître féroce ou inſenſé, & ſi cet ouvrier ſublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonorer ſon plus bel ouvrage. Je demanderai ſeulement de quel Droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pû ſoûmettre leur poſtérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & ſans leſquels la vie même eſt onéreuſe à tous ceux qui en ſont dignes?

Pufendorff dit que tout de même

qu'on transfére ſon bien à autrui par des conventions & des Contracts, on peut auſſi ſe dépoüiller de ſa liberté en faveur de quelqu'un. C'eſt-là, ce me ſemble, un fort mauvais raiſonnement; car premiérement le bien que j'aliéne me devient une choſe tout-à-fait étrangére, & dont l'abus m'eſt indifférent; mais il m'importe qu'on n'abuſe point de ma liberté, & je ne puis ſans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'expoſer à devenir l'inſtrument du crime: De plus, le Droit de propriété n'étant que de convention & d'inſtitution humaine, tout homme peut à ſon gré diſpoſer de ce qu'il poſſéde: mais il n'en eſt pas de même des Dons eſſentiels de la Nature, tels que la vie & la liberté, dont il eſt permis à chacun de joüir, & dont il eſt au moins douteux qu'on

ait

ait Droit de ſe dépoüiller: En s'ôtant l'une on dégrade ſon être ; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il eſt en ſoi; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une & de l'autre, ce ſeroit offenſer à la fois la Nature & la raiſon que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner ſa liberté comme ſes biens, la différence ſeroit très grande pour les Enfans qui ne jouiſſent des biens du Pere que par transmiſſion de ſon droit, au-lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, leurs Parens n'ont eu aucun Droit de les en dépoüiller; de ſorte que comme pour établir l'Eſclavage, il a fallu faire violence à la Nature, il a fallu la changer pour perpetuer ce Droit; Et les Juriſconſultes qui ont gravement prononcé que

l'enfant d'une Esclave naîtroit Esclave, ont decidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paroît donc certain que non seulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le Pouvoir Arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les raméne enfin à la seule Loi du plus fort dont ils furent d'abord le remède, mais encore que quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa Nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux Droits de la Société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la Nature du Pacte fondamental de tout Gouvernement, je me borne en suivant l'opinion commune

mune à conſiderer ici l'établiſſement du Corps Politique comme un vrai Contract entre le Peuple & les Chefs qu'ils ſe choiſit; Contract par lequel les deux Parties s'obligent à l'obſervation des Loix qui y ſont ſtipulées & qui forment les liens de leur union. Le Peuple ayant, au ſujet des relations Sociales, réuni toutes ſes volontés en une ſeule, tous les articles ſur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat ſans exception, & l'une desquelles régle le choix & le pouvoir des Magiſtrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la Conſtitution, ſans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent reſpectables les Loix & leurs Miniſtres,

& pour ceux-ci perſonellement des prérogatives qui les dédommagent dès pénibles travaux que coûte une bonne adminiſtration. Le Magiſtrat, de ſon côté, s'oblige à n'uſer du pouvoir qui lui eſt confié que ſelon l'intention des Commettans, à maintenir chacun dans la paiſible jouiſſance de ce qui lui appartient, & à préferer en toute occaſion l'utilité publique à ſon propre intérêt.

Avant que l'experience eût montré, ou que la connoiſſance du cœur humain eût fait prevoir les abus inévitables d'une telle conſtitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à ſa conſervation, y étoient eux-mêmes le plus intéreſſés; car la Magiſtrature & ſes Droits n'étant établis que ſur les Loix fondamentales, auſſitôt qu'elles ſeroient detruites, les

Ma-

Magiſtrats ceſſeroient d'être legitimes, le Peuple ne ſeroit plus tenu de leur obéïr, & comme ce n'auroit pas été le Magiſtrat, mais la Loi qui auroit conſtitué l'eſſence de l'Etat, chacun rentreroit de Droit dans ſa liberté Naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci ſe confirmeroit par de nouvelles raiſons, & par la Nature du Contract on verroit qu'il ne ſauroit être irrévocable: car s'il n'y avoit point de pouvoir ſupérieur qui pût être garant de la fidélité des Contractans, ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques, les Parties demeureroient ſeules juges dans leur propre cauſe, & chacune d'elles auroit toûjours le Droit de renoncer au Contract, ſitôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou

qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le Droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du Contract, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité ; à plus forte raison le Peuple, qui paye toutes les fautes des Chefs, devroit avoir le Droit de renoncer à la Dépendance. Mais les dissentions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité Souveraine

raine un caractére sacré & inviolable qui ôtât aux sujets le funeste Droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assés pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler: mais suivons le fil de notre hypothése.

Les diverses formes des Gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvérent entre les particuliers au moment de l'Institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit? il fut seul élu Magistrat, & l'Etat devint Monarchique; si plusieurs à peu près égaux entre-eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une Aristocra-

tie;

tie; Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'Etat de Nature, gardérent en commun l'Administration suprême, & formérent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restérent uniquement soûmis aux Loix, les autres obéïrent bientôt à des Maîtres. Les Citoyens voulurent garder leur liberté, les sujets ne songérent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les Conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

Dans ces divers Gouvernemens, toutes les Magistratures furent d'abord Electives, & quand

quand la Richeſſe ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un Aſcendant Naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le ſang froid dans les déliberations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Spartes, le Sénat de Rome, & l'Etymologie même de notre mot *Seigneur* montrent combien autrefois la Vieilleſſe étoit reſpectée. Plus les Elections tomboient ſur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras ſe faiſoient ſentir; les brigues s'introduiſirent, les factions ſe formérent, les partis s'aigrirent, les Guerres civiles s'allumérent, enfin le ſang des Citoyens fut ſacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'Anarchie des tems antérieurs. L'ambition des Princi-

paux

paux profita de ces circonſtances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le Peuple déja accoûtumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie, & déja hors d'Etat de briſer ſes fers, conſentit à laiſſer augmenter ſa ſervitude pour affermir ſa tranquilité; & c'eſt ainſi que les Chefs devenus héréditaires s'accoûtumérent à regarder leur Magiſtrature comme un bien de famille, à ſe regarder eux mêmes comme les propriétaires de l'Etat dont il n'étoient d'abord que les Officiers, à appeller leurs Concitoyens leurs Eſclaves, à les compter comme du Betail au nombre des choſes qui leur appartenoient, & à s'appeller eux mêmes égaux aux Dieux & Rois des Rois.

Si nous ſuivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trou-

verons

verons que l'établiſſement de la Loi & du Droit de propriété fut ſon premier terme; l'inſtitution de la Magiſtrature le ſecond; que le troiſiéme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; en ſorte que l'état de riche & de pauvre fut autoriſé par la premiere Epoque, celui de puiſſant & de foible par la ſeconde, & par la troiſiéme celui de Maître & d'Eſclave, qui eſt le dernier dégré de l'inégalité, & le terme auquel aboutiſſent enfin tous les autres, juſqu'à ce que de nouvelles révolutions diſſolvent tout à fait le Gouvernement, ou le raprochent de l'inſtitution légitime.

Pour comprendre la néceſſité de ce progrès il faut moins conſidérer les motifs de l'établiſſement du Corps Politique, que la forme qu'il prend dans ſon exécution & les in-

con-

conveniens qu'il entraîne après lui : car les vices qui rendent néceſſaires les inſtitutions ſociales, ſont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la ſeule Sparte, où la Loi veilloit principalement à l'éducation des Enfans, & où Lycurgue établit des mœurs qui le diſpenſoient presque d'y ajoûter des Loix, les Loix en général moins fortes que les paſſions contiennent les hommes ſans les changer; il ſeroit aiſé de prouver que tout Gouvernement qui, ſans ſe corrompre ni s'altérer, marcheroit toûjours exactement ſelon la fin de ſon inſtitution, auroit été inſtitué ſans néceſſité, & qu'un Pays où perſonne n'éluderoit les Loix & n'abuſeroit de la Magiſtrature, n'auroit beſoin ni de Magiſtrats ni de Loix.

Les diſtinctions Politiques amenent néceſ-

ſairement les diſtinctions civiles. L'inégalité croiſſant entre le Peuple & ſes Chefs, ſe fait bientôt ſentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille maniéres ſelon les paſſions, les talens & les occurrences. Le Magiſtrat ne ſauroit uſurper un pouvoir illégitime ſans ſe faire des créatures auxquelles il eſt forcé d'en ceder quelque partie. D'ailleurs, les Citoyens ne ſe laiſſent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition & regardant plus au-deſſous qu'au deſſus d'eux, la Domination leur devient plus chére que l'indépendance, & qu'ils conſentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il eſt très difficile de reduire à l'obéiſſance celui qui ne cherche point à commander, & le Politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'aſſujettir des hommes qui ne vou-

droient qu'être Libres; mais l'inégalité s'étend ſans peine parmi des ames ambitieuſes & lâches, toûjours prêtes à courrir les risques de la fortune, & à dominer ou ſervir presque indifféremment ſelon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'eſt ainſi qu'il dut venir un tems où les yeux du Peuple furent faſcinés à tel point, que ſes conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, ſois Grand toi & toute ta race, auſſi-tôt il paroiſſoit grand à tout le monde, ainſi qu'à ſes propres yeux, & ſes Deſcendans s'élevoient encore à meſure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cauſe étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, & plus elle devenoit illuſtre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des dé-

tails

tails, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les Particuliers (* 15.) ſitôt que (* 15.)
réunis en une même Société ils ſont forcés de ſe comparer entre eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'uſage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences ſont de pluſieurs eſpéces; mais en général la richeſſe, la nobleſſe ou le rang, la Puiſſance & le mérite perſonnel, étant les diſtinctions principales par lesquelles on ſe meſure dans la Société, je prouverois que l'accord ou le conflict de ces forces diverſes eſt l'indication la plus ſûre d'un Etat bien ou mal conſtitué: Je ferois voir qu'entre ces quatre ſortes d'inégalité, les qualités perſonnelles étant l'origine de toutes les autres, la richeſſe eſt la derniére à la-

quelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assés exactement de la mesure dont chaque Peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs, & de préférences, qui nous dévore tous, exerce & compare les talens & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien rendant tous les hommes concurrens, rivaux ou plûtôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espéce en faisant courrir la même lice à tant de Prétendans: Je montre-

rois

rois que c'eſt à cette ardeur de faire parler de ſoi, à cette fureur de ſe diſtinguer qui nous tient presque toûjours hors de nous mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes, nos vertus & nos vices, nos Sciences & nos erreurs, nos Conquérans & nos Philoſophes, c'eſt-à-dire, une multitude de mauvaiſes choſes ſur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que ſi l'on voit une poignée de puiſſans & de riches au faîte des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obſcurité & dans la miſére, c'eſt que les premiers n'eſtiment les choſes dont ils jouiſſent qu'autant que les autres en ſont privés, & que, ſans changer d'état, ils ceſſeroient d'être heureux, ſi le Peuple ceſſoit d'être miſérable.

Mais ces détails feroient feuls la matiére d'un ouvrage confidérable dans lequel on péferoit les avantages & les inconveniens de tout Gouvernement, rélativement aux Droits de l'Etat de Nature, & où l'on dévoîleroit toutes les faces différentes fous lesquelles l'inégalité s'eft montrée jufqu'à ce jour, & pourra fe montrer dans les Siécles felon la Nature de ces Gouvernemens, & les révolutions que le tems y aménera néceffairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une fuite des précautions mêmes qu'elle avoit prifes contre ce qui la menaçoit au dehors; On verroit l'oppreffion s'accroître continuellement fans que les opprimés puffent jamais favoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur refteroit pour l'arrêter. On verroit les Droits des Citoyens &

les

les libertés Nationales s'éteindre peu à peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux. On verroit la politique restreindre à une portion mercenaire du Peuple l'honneur de défendre la cause commune: On verroit de là sortir la nécessité des impôts, le Cultivateur découragé quitter son champ même durant la Paix & laisser la charüe pour ceindre l'épée. On verroit naître les régles funestes & bisarres du point-d'honneur: On verroit les défenseurs de la Patrie en devenir tôt ou tard les Ennemis, tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens, & il viendroit un tems où l'on les entendroit dire à l'oppresseur de leur Pays.

PECTORE *si fratris gladium juguloque parentis*
Condere me jubeas, gravidæ que in viscera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.

De l'extrême inégalité des Conditions & des fortunes, de la diverſité des paſſions & des talens, des arts inutiles, des arts pernicieux, des Sciences frivoles ſortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raiſon, au bonheur, & à la vertu; on verroit fomenter par les Chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes raſſemblés en les déſuniſſant; tout ce qui peut donner à la Société un air de concorde apparente & y ſemer un germe de diviſion réelle; tout ce qui peut inſpirer aux différens ordres une défiance & une haîne mutuelle par l'oppoſition de leurs Droits & de leurs intérêts, & fortifier parconſéquent le pouvoir qui les contient tous.

C'est du ſein de ce déſordre & de ces révolutions que le Deſpotisme élevant par degrés ſa tête hideuſe & dévorant tout ce qu'il

qu'il auroit apperçu de bon & de ſain dans toutes les parties de l'Etat, parviendroit enfin à fouler aux pieds les Loix & le Peuple, & à s'établir ſur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement ſeroient des tems de troubles & de calamités: mais à la fin tout ſeroit englouti par le Monſtre; & les Peuples n'auroient plus de Chefs ni de Loix, mais ſeulement des Tyrans. Dès cet inſtant auſſi il ceſſeroit d'être queſtion de mœurs & de vertu; car partout où régne le Deſpotisme, *cui ex honesto nulla eſt ſpes*, il ne ſouffre aucun autre maître; ſitôt qu'il parle, il n'y a ni probité ni devoir à conſulter, & la plus aveugle obéiſſance eſt la ſeule vertu qui reſte aux Eſclaves.

C'EST ici le dernier terme de l'inégalité,

& le point extrême qui ferme le Cercle & touche au point d'où nous sommes partis: C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne sont rien, & que les Sujets n'ayant plus d'autre Loi que la volonté du Maître, ni le Maître d'autre regle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent de rechef. C'est ici que tout se ramene à la seule Loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel Etat de Nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'Etat de Nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le Contract de Gouvernement est tellement dissous par le Despotisme, que le Despote n'est le Maître

qu'aussi

qu'auſſi longtems qu'il eſt le plus fort, & que ſitôt qu'on peut l'expulſer, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan eſt un acte auſſi juridique que ceux par lesquels il diſpoſoit la veille des vies & des biens de ſes Sujets. La ſeule force le maintenoit, la ſeule force le renverſe; toutes choſes ſe paſſent ainſi ſelon l'ordre Naturel; & quelque puiſſe être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut ſe plaindre de l'injuſtice d'autrui, mais ſeulement de ſa propre imprudence, ou de ſon malheur.

En découvrant & ſuivant ainſi les routes oubliées & perdues qui de l'état Naturel ont dû mener l'homme à l'état Civil; en rétabliſſant, avec les poſitions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me preſſe

presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées; tout Lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problêmes de morale & de Politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le Genre-humain d'un âge n'étant pas le Genre-humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogéne ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus: Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siécle, & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plûtôt. En un mot, il expliquera comment

l'ame

l'ame & les paſſions humaines s'altérant inſenſiblement, changent pour ainſi dire de Nature; pourquoi nos beſoins & nos plaiſirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouiſſant par degrés, la Société n'offre plus aux yeux du ſage qu'un aſſemblage d'hommes artificiels & de paſſions factices qui ſont l'ouvrage de toutes ces nouvelles rélations, & n'ont aucun vrai fondement dans la Nature. Ce que la réfléxion nous apprend là-deſſus, l'obſervation le confirme parfaitement: L'homme Sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur ſuprême de l'un, réduiroit l'autre au déſeſpoir. Le premier ne reſpire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & reſter oiſif, & l'ataraxie même du Stoïcien

n'approche pas de ſa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire; le Citoyen toujours actif ſuë, s'agite, ſe tourmente ſans ceſſe pour chercher des occupations encore plus laborieuſes : il travaille juſqu'à la mort, il y court même pour ſe mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquerir l'immortalité. Il fait ſa cour aux grands qu'il hait & aux riches qu'il mépriſe; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les ſervir ; il ſe vante orgueilleuſement de ſa baſſeſſe & de leur protection, & fier de ſon eſclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel Spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Miniſtre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'horreur d'une pareil-

le

le vie qui ſouvent n'eſt pas même adoucie par le plaiſir de bien faire? Mais pour voir le but de tant de ſoins, il faudroit que ces mots, *puiſſance* & *réputation*, euſſent un ſens dans ſon eſprit, qu'il apprît qu'il y a une ſorte d'hommes qui comptent pour quelque choſe les regards du reſte de l'univers, qui ſavent être heureux & contens d'eux mêmes ſur le témoignage d'autrui plûtôt que ſur le leur propre. Telle eſt, en effet, la véritable cauſe de toutes ces différences: le Sauvage vit en lui-même; l'homme ſociable toûjours hors de lui ne ſait vivre que dans l'opinion des autres, & c'eſt, pour ainſi dire, de leur ſeul jugement qu'il tire le ſentiment de ſa propre éxiſtence. Il n'eſt pas de mon ſujet de montrer comment d'une telle diſpoſition naît tant d'indifférence pour le bien &

le

le mal, avec de ſi beaux discours de morale; comment tout ſe réduiſant aux apparences, tout devient factice & joüé; honneur, amitié, vertu, & ſouvent juſqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le ſecret de ſe glorifier; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous ſommes & n'oſant jamais nous interroger là-deſſus nous mêmes, au milieu de tant de Philoſophie, d'humanité, de politeſſe & de maximes Sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur ſans vertu, de la raiſon ſans ſageſſe, & du plaiſir ſans bonheur. Il me ſuffit d'avoir prouvé que ce n'eſt point-là l'état originel de l'homme, & que c'eſt le ſeul eſprit de la Société & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & altérent ainſi toutes nos inclinations naturelles.

J'AI tâché d'expofer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établiffement & l'abus des Sociétés politiques, autant que ces chofes peuvent fe déduire de la Nature de l'homme par les feules lumiéres de la raifon, & indépendamment des Dogmes facrés qui donnent à l'autorité Souveraine la Sanction du Droit Divin. Il fuit de cet expofé que l'inégalité étant presque nulle dans l'Etat de Nature, tire fa force & fon accroiffement du développement de nos facultés & des progrès de l'Efprit humain, & devient enfin ftable & légitime par l'établiffement de la propriété & des Loix. Il fuit encore que l'inégalité morale, autorifée par le feul droit pofitif, eft contraire au Droit Naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité Phyfique; diftinc-

tion qui détermine ſuffiſamment ce qu'on doit penſer à cet egard de la ſorte d'inégalité qui regne parmi tous les Peuples policés; puisqu'il eſt manifeſtement contre la Loi de Nature, de quelque maniére qu'on la définiſſe, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduiſe un homme ſage, & qu'une poignée de gens regorge de ſuperfluités, tandis que la multitude affamée manque du néceſſaire.



NOTES.

NOTES.

DEDICACE pag. x.

(* 1.) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les ſept libérateurs de la Perſe s'étant aſſemblés pour déliberer ſur la forme de Gouvernement qu'ils donneroient à l'Etat, Otanés opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une ſorte de Gouvernement qui les force à reſpecter les hommes. Otanés, comme on peut bien croire, ne fut point écouté, & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, ceda volontairement aux autres Concurrens ſon droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre & indépendant, lui & ſa poſtérité, ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la reſtriction qui fut miſe à ce Privilége, il faudroit neceſſairement la ſuppoſer; autrement Otanés, ne reconnoiſſant aucune ſorte de Loi & n'ayant de compte à rendre à

perſonne, auroit été tout puiſſant dans l'Etat & plus puiſſant que le Roi-même. Mais il n'y avoit guéres d'apparence qu'un homme capable de ſe contenter en pareil cas d'un tel privilége, fût capable d'en abuſer. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais cauſé le moindre trouble dans le Royaume, ni par le ſage Otanés, ni par aucun de ſes deſcendans.

PREFACE pag. LIII.

(* 2.) Dès mon premier pas je m'appuye avec confiance ſur une de ces autorités reſpectables pour les Philoſophes, parcequ'elles viennent d'une raiſon ſolide & ſublime qu'eux ſeuls ſavent trouver & ſentir.

„ Quelque intérêt que nous ayons à nous
„ connoître nous-mêmes, je ne ſais ſi nous
„ ne connoiſſons pas mieux tout ce qui n'eſt
„ pas nous. Pourvûs par la Nature, d'orga-
„ nes uniquement deſtinés à notre conſerva-
„ tion, nous ne les employons qu'à recevoir
„ les impreſſions étrangéres, nous ne cher-
„ chons qu'à nous repandre au dehors, & à
„ exiſter

„ exiſter hors de nous; trop occupés à mul-
„ tiplier les fonctions de nos ſens & à aug-
„ menter l'étendue extérieure de notre être,
„ rarement faiſons-nous uſage de ce ſens in-
„ térieur qui nous reduit à nos vrayes di-
„ menſions, & qui ſépare de nous tout ce
„ qui n'en eſt pas. C'eſt cependant de ce ſens
„ dont il faut nous ſervir, ſi nous voulons
„ nous connoître; c'eſt le ſeul par lequel
„ nous puiſſions nous juger; Mais comment
„ donner à ce ſens ſon activité & toute ſon
„ étendue? Comment dégager notre Ame, dans
„ laquelle il réſide, de toutes les illuſions de
„ notre Eſprit? Nous avons perdu l'habitude
„ de l'employer, elle eſt demeurée ſans exer-
„ cice au milieu du tumulte de nos ſenſa-
„ tions corporelles, elle s'eſt deſſechée par le
„ feu de nos paſſions; le cœur, l'Eſprit, le
„ ſens, tout a travaillé contre elle. Hiſt.
„ Nat. T. 4. p. 151. de la Nat. de l'hom-
„ me.

DISCOURS pag. 10.

(* 3.) Les changemens qu'un long uſage de

 mar-

marcher ſur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on obſerve encore entre ſes bras & les Jambes antérieures des Quadrupédes, & l'induction tirée de leur maniére de marcher, ont pu faire naître des doutes ſur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds & ont beſoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à ſe tenir debout. Il y a même des Nations Sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les Enfans, les laiſſent marcher ſur les mains ſi longtems qu'ils ont enſuite bien de la peine à les redreſſer ; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes Quadrupédes, & je pourrois entre autres citer celui de cet Enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Heſſe où il avoit été nourri par des Loups, & qui diſoit depuis à la Cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il falut lui attacher des Piéces

de

de bois qui le forçoient à ſe tenir debout & en équilibre ſur ſes deux pieds. Il en étoit de même de l'Enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie & qui vivoit parmi les Ours. Il ne donnoit, dit Mr. de Condillac, aucune marque de raiſon, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, n'avoit aucun langage & formoit des ſons qui ne reſſembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit Sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'aſſujetir à marcher ſur deux pieds, & l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrenées, qui couroient par les montagnes à la maniére des quadrupédes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'eſt ſe priver de l'uſage des mains dont nous tirons tant d'avantages; outre que l'exemple des ſinges montre que la main peut fort bien être employée des deux maniéres, cela prouveroit ſeulement que l'homme peut donner à ſes membres une deſtination plus commode que celle de la Nature, & non que la Nature a deſtiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enſeigne.

Mais il y a, ce me ſemble, de beaucoup meilleures raiſons à dire pour ſoutenir que l'homme eſt un bipéde. Premiérement quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons & cependant devenir enfin ce qu'il eſt, ce n'en ſeroit pas aſſés pour conclurre que cela ſe ſoit fait ainſi: Car après avoir montré la poſſibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraiſemblance. De plus, ſi les bras de l'homme paroiſſent avoir pu lui ſervir de Jambes au beſoin, c'eſt la ſeule obſervation favorable à ce ſyſtême, ſur un grand nombre d'autres qui lui ſont contraires. Les principales ſont; que la maniére dont la tête de l'homme eſt attachée à ſon corps, au lieu de diriger ſa vûe horiſontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, ſituation très peu favorable à la conſervation de l'individu; que la queue qui lui manque & dont il n'a que faire marchant à deux pieds, eſt utile aux quadrupédes, & qu'au-

qu'aucun d'eux n'en eſt privé; que le ſein de la femme, très bien ſitué pour un bipéde qui tient ſon enfant dans ſes bras, l'eſt ſi mal pour un quadrupéde que nul ne l'a placé de cette maniére; Que le train de derriére étant d'une exceſſive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que marchant à quatre nous nous traînons ſur les genoux, le tout eût fait un Animal mal proportionné & marchant peu commodément; Que s'il eût poſé le pied à plat ainſi que la main, il auroit eu dans la jambe poſtérieure une articulation de moins que les autres animaux, ſavoir celle qui joint le Canon au Tibia; & qu'en ne poſant que la pointe du pied, comme il auroit ſans doute été contraint de faire, le tarſe, ſans parler de la pluralité des os qui le compoſent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon, & ſes Articulations avec le Métatarſe & le Tibia trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette ſituation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupédes. L'exemple des Enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles ne ſont point encore développées ni les membres raffermis, ne con-

clud rien du tout, & j'aimerois autant dire que les chiens ne ſont pas deſtinés à marcher, parcequ'ils ne font que ramper quelques ſemaines après leur naiſſance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique univerſelle de tous les hommes, même des Nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pû rien imiter d'elles. Un Enfant abandonné dans une forèt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura ſuivi l'exemple de ſa Nourrice en s'exerçant à marcher comme elle; l'habitude lui aura pû donner des facilités qu'il ne tenoit point de la Nature; & comme des Manchots parviennent à force d'exercice à faire avec leurs pieds tout ce que nous faiſons de nos mains, il ſera parvenu enfin à employer ſes mains à l'uſage des pieds.

Pag. 13.

(* *a.*) S'il ſe trouvoit parmi mes Lecteurs quelque aſſés mauvais Phyſicien pour me faire des difficultés ſur la ſuppoſition de cette ferti-

fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le paſſage ſuivant.

„ Comme les végétaux tirent pour leur „ nourriture beaucoup plus de ſubſtance de „ l'air & de l'eau qu'ils n'en tirent de la terre, il arrive qu'en pourriſſant ils rendent à „ la terre plus qu'ils n'en ont tiré; d'ailleurs „ une forêt determine les eaux de la pluye „ en arrêtant les vapeurs. Ainſi dans un bois „ que l'on conſerveroit bien longtems ſans y „ toucher, la couche de terre qui ſert à la „ végétation augmenteroit conſidérablement; „ mais les Animaux rendant moins à la terre qu'ils n'en tirent, & les hommes faiſant „ des conſommations énormes de bois & de „ plantes pour le feu & pour d'autres uſages, il s'enſuit que la couche de terre végétale d'un pays habité doit toûjours diminuer & devenir enfin comme le terrain de „ l'Arabie Pétrée, & comme celui de tant „ d'autres Provinces de l'Orient, qui eſt en „ effet le Climat le plus anciennement habité, où l'on ne trouve que du Sel & des „ Sables; Car le Sel fixe des Plantes & des „ Animaux reſte, tandis que toutes les autres

„ par-

„ parties ſe volatiliſent. Mr. de Buffon Hiſt. „ Nat.

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres & de plantes de toute eſpéce, dont étoient remplies preſque toutes les Iſles déſertes qui ont été découvertes dans ces derniers ſiécles, & par ce que l'hiſtoire nous apprend des forêts immenſes qu'il a fallu abbatre par toute la terre à meſure qu'elle s'eſt peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques ſuivantes. L'une que s'il y a une ſorte de végétaux qui puiſſent compenſer la déperdition de matiére végétale qui ſe fait par les animaux, ſelon le raiſonnement de Mr. de Buffon, ce ſont ſurtout les bois, dont les têtes & les feuilles raſſemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs que ne font les autres plantes. La ſeconde, que la deſtruction du ſol, c'eſt-à-dire, la perte de la ſubſtance propre à la végétation doit s'accélerer à proportion que la terre eſt plus cultivée, & que les habitans plus induſtrieux conſomment en plus grande abondance ſes productions de toute eſpéce. Ma troiſiéme & plus importante remarque eſt que

que les fruits des Arbres fourniſſent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ay faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de chataigners & l'autre ſemé de bled.

Pag. 13.

(* 4.) Parmi les Quadrupédes, les deux diſtinctions les plus univerſelles des eſpéces voraces ſe tirent, l'une de la figure des Dents, & l'autre de la conformation des Inteſtins. Les Animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le Cheval, le Bœuf, le Mouton, le Liévre; Mais les Voraces les ont pointues comme le Chat, le Chien, le Loup, le Renard. Et quant aux Inteſtins, les Frugivores en ont quelques uns, tels que le Colon, qui ne ſe trouvent pas dans les Animaux voraces. Il ſemble donc que l'Homme, ayant les Dents & les Inteſtins comme les ont les Animaux Frugivores, devroit naturellement être rangé dans cette

Claſſe,

Classe, & non seulement les observations anatomiques confirment cette opinion : mais les monumens de l'Antiquité y sont encore très favorables. „ Dicearque," dit St. Jerôme „ rapporte dans ses Livres des Antiqui-
„ tés grecques, que sous le régne de Saturne,
„ où la Terre étoit encore fertile par elle-
„ même, nul homme ne mangeoit de Chair,
„ mais que tous vivoient des Fruits & des
„ Legumes qui croissoient naturellement.
(Lib. 2. Adv. Jovinian.) On peut voir par là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proye étant presque l'unique sujet de combat entre les Animaux Carnaciers, & les Frugivores vivant entre eux dans une paix continuelle, si l'espéce humaine étoit de ce dernier genre, il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'Etat de Nature, beaucoup moins de besoin & d'occasions d'en sortir.

Pag. 16.

(* 5.) Toutes les Connoissances qui demanman-

mandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquiérent que par l'enchaînement des idées & ne se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme Sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'instrument qui sert à cette communication, & des besoins qui la rendent nécessaire. Son savoir & son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escalader un arbre. Mais s'il ne sait que ces choses, en revanche il les sait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du Corps & ne sont susceptibles d'aucune Communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendans.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les Nations barbares & Sauvages; elles ne vantent guéres moins leur adresse & leur légéreté; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'em-

n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires, j'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

„ Les Hottentots, dit Kolben, entendent
„ mieux la pêche que les Européens du Cap.
„ Leur habileté est égale au filet, à l'hame-
„ çon & au dard, dans les anses comme dans
„ les riviéres. Ils ne prennent pas moins ha-
„ bilement le poisson avec la main. Ils sont
„ d'une adresse incomparable à la nage. Leur
„ maniére de nager a quelque chose de sur-
„ prenant & qui leur est tout à fait propre.
„ Ils nagent le corps droit & les mains éten-
„ dues hors de l'eau, de sorte qu'ils parois-
„ sent marcher sur la terre. Dans la plus
„ grande agitation de la mer & lorsque les
„ flots forment autant de montagnes, ils dan-
„ sent en quelque sorte sur le dos des va-
„ gues, montant & descendant comme un
„ morceau de liége.

„ Les Hottentots ", dit encore le même Auteur, „ sont d'une adresse surprenante à la
„ chasse, & la légéreté de leur course passe
„ l'imagination." Il s'étonne qu'ils ne fassent

pas

pas plus ſouvent un mauvais uſage de leur agilité, ce qui leur arrive pourtant quelquesfois, comme on peut juger par l'exemple qu'il en donne. „ Un matelot Hollandois en débar„ quant au Cap chargea, dit-il, un Hotten„ tot de le ſuivre à la Ville avec un rou„ leau de tabac d'environ vingt livres. Lors„ qu'ils furent tous deux à quelque diſtance „ de la Troupe, le Hottentot demanda au „ Matelot s'il ſavoit courrir? Courrir! répond „ le Hollandois, oui, fort bien. Voyons, „ reprit l'Affriquain, & fuyant avec le ta„ bac il diſparut presque auſſitôt. Le Mate„ lot confondu de cette merveilleuſe viteſſe „ ne penſa point à le pourſuivre & ne revit „ jamais ni ſon tabac ni ſon porteur.

„ Ils ont la vüe ſi prompte & la main „ ſi certaine que les Européens n'en appro„ chent point. A cent pas, ils toucheront „ d'un coup de pierre une marque de la „ grandeur d'un demi ſol & ce qu'il y a de „ plus étonnant, c'eſt qu'au lieu de fixer „ comme nous les yeux ſur le but, ils font „ des mouvemens & des contorſions conti„ nuelles. Il ſemble que leur pierre ſoit por-

„ tée par une main invifible.

Le P. du Tertre dit à peu près fur les Sauvages des Antilles les mêmes chofes qu'on vient de lire fur les Hottentots du Cap de Bonne Efperance. Il vante furtout leur jufteffe à tirer avec leurs fléches les oifeaux au vol & les poiffons à la nage, qu'ils prennent enfuite en plongeant. Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne font pas moins célebres par leur force & leur adreffe: & voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique Meridionale.

En l'année 1746. Un Indien de Buenos Aires ayant été condamné aux Galéres à Cadix, propofa au Gouverneur de racheter fa liberté en expofant fa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit feul le plus furieux Taureau fans autre arme en main qu'une corde, qu'il le terrafferoit, qu'il le faifiroit avec fa corde par telle partie qu'on indiqueroit, qu'il le felleroit, le brideroit, le monteroit, & combattroit ainfi monté deux autres Taureaux des plus furieux qu'on feroit fortir du Torillo, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'inftant qu'on le lui commande-

manderoit & ſans le ſecours de perſonne ; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole & réuſſit dans tout ce qu'il avoit promis ; ſur la maniére dont il s'y prit & ſur tout le détail du combat, on peut conſulter le premier Tome in 12. des Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle de Mr. Gautier, d'où ce fait eſt tiré. page 262.

Pag. 20.

(* *d.*) ,, La durée de la vie des Che-
,, vaux ", dit Mr. de Buffon , ,, eſt comme
,, dans toutes les autres eſpéces d'animaux
,, proportionnée à la durée du tems de leur
,, accroiſſement. L'homme, qui eſt quatorze
,, ans à croître peut vivre ſix ou ſept fois
,, autant de tems , c'eſt-à-dire , quatre-vingt-
,, dix ou cent ans : Le Cheval , dont l'ac-
,, croiſſement ſe fait en quatre ans peut vi-
,, vre ſix ou ſept fois autant , c'eſt-à-dire ,
,, vingt-cinq ou trente ans. Les exemples
,, qui pourroient être contraires à cette régle
,, ſont ſi rares , qu'on ne doit pas même les
,, regarder comme une exception dont on
,, puiſſe tirer des conſéquences ; & comme les

„ gros chevaux prennent leur accroiſſement „ en moins de tems que les chevaux fins, „ ils vivent auſſi moins de tems & ſont vieux „ dès l'âge de quinze ans ".

Pag. 20.

(* 6.) Je crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la Note (* 4.) puis que celle-ci s'étend juſqu'aux oiſeaux. Cette différence conſiſte dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les eſpéces qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il eſt aiſé de connoître à cet égard la deſtination de la Nature par le nombre des mammelles, qui n'eſt que de deux dans chaque femelle de la premiére eſpéce, comme la Jument, la Vache, la Chevre, la Biche, la Brebis, &c. & qui eſt toujours de ſix ou de huit dans les autres Femelles, comme la Chienne, la Chate, la Louve, la Tigreſſe, &c. La Poule, l'Oye, la Canne, qui

qui ſont toutes des Oiſeaux voraces ainſi que l'Aigle, l'Epervier, la Chouette pondent auſſi & couvent un grand nombre d'œufs, ce qui n'arrive jamais à la Colombe, à la Tourterelle ni aux Oiſeaux, qui ne mangent abſolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent guéres que deux œufs à la fois. La raiſon qu'on peut donner de cette différence eſt que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture & étant forcés d'employer beaucoup de tems à ſe nourrir, ne pourroient ſuffire à alaiter pluſieurs petits, au lieu que les voraces faiſant leur repas presque en un inſtant peuvent plus aiſément & plus ſouvent retourner à leurs petits & à leur chaſſe, & reparer la diſſipation d'une ſi grande quantité de Lait. Il y auroit à tout ceci bien des obſervations particuliéres & des reflexions à faire; mais ce n'en eſt pas ici le lieu, & il me ſuffit d'avoir montré dans cette partie le Syſtême le plus général de la Nature, Syſtême qui fournit une nouvelle raiſon de tirer l'homme de la Claſſe des animaux carnaciers & de le ranger parmi les eſpéces frugivores.

Pag. 34.

(* 7.) Un Auteur célébre calculant les biens & les maux de la vie humaine & comparant les deux fommes, a trouvé que la derniére furpaffoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre la vie étoit pour l'homme un affés mauvais préfent. Je ne fuis point furpris de fa conclufion; il a tiré tous fes raifonnemens de la conftitution de l'homme Civil: s'il fût remonté jufqu'à l'homme Naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des refultats très différens, qu'il eût apperçû que l'homme n'a guéres de maux que ceux qu'il s'eft donnés lui-même, & que la Nature eût été juftifiée. Ce n'eft pas fans peine que nous fommes parvenus à nous rendre fi malheureux. Quand d'un côté l'on confidére les immenfes travaux des hommes, tant de Sciences approfondies, tant d'arts inventés; tant de forces employées; des abimes comblés, des montagnes rafées, des rochers brifés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creufés, des marais deffechés, des batimens énormes élevés fur la terre, la mer

cou-

couverte de Vaiſſeaux & de Matelots ; & que de l'autre on recherche avec un peu de meditation les vrais avantages qui ont reſulté de tout cela pour le bonheur de l'eſpéce humaine ; on ne peut qu'être frappé de l'étonnante diſproportion qui régne entre ces choſes, & déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir ſon fol orgueil & je ne ſais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courrir avec ardeur après toutes les miſéres dont il eſt ſuſceptible, & que la bienfaiſante Nature avoit pris ſoin d'écarter de lui.

Les hommes ſont méchans ; une triſte & continuelle experience diſpenſe de la preuve ; cependant l'homme eſt naturellement bon, je crois l'avoir demontré ; qu'eſt-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point ſinon les changemens ſurvenus dans ſa conſtitution, les progrès qu'il a faits, & les connoiſſances qu'il a acquiſes ? Qu'on admire tant qu'on voudra la Société humaine, il n'en ſera pas moins vrai qu'elle porte néceſſairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts ſe croiſent, à ſe rendre mutuellement des ſervices apparens & à ſe faire en effet tous les

maux imaginables. Que peut on penſer d'un commerce où la raiſon de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raiſon publique préche au corps de la Société, & où chacun trouve ſon compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aiſé à qui des héritiers avides & ſouvent ſes propres enfans ne ſouhaitent la mort en ſecret; pas un Vaiſſeau en Mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant; pas une maiſon qu'un débiteur ne voulût voir bruler avec tous les papiers qu'elle contient; pas un Peuple qui ne ſe réjouiſſe des deſaſtres de ſes voiſins. C'eſt ainſi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos ſemblables, & que la perte de l'un fait presque toujours la proſpérité de l'autre: mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'eſt que les calamités publiques ſont l'attente & l'eſpoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine; j'ai vû des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile, & le grand & funeſte incendie de Lon-

Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille perſonnes. Je ſais que Montagne blâme l'Athenien Démades d'avoir fait punir un Ouvrier qui vendant fort cher des cercueils gagnoit beaucoup à la mort des Citoyens: Mais la raiſon que Montagne allégue étant qu'il faudroit punir tout le monde, il eſt évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénétre donc au travers de nos frivoles démonſtrations de bienveillance ce qui ſe paſſe au fond des cœurs, & qu'on refléchiſſe à ce que doit être un état de choſes où tous les hommes ſont forcés de ſe careſſer & de ſe détruire mutuellement, & où ils naiſſent ennemis par devoir & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la Société eſt tellement conſtituée que chaque homme gagne à ſervir les autres; je répliquerai que cela ſeroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit ſi légitime qui ne ſoit ſurpaſſé par celui qu'on peut faire illégitimement, & le tort fait au prochain eſt toûjours plus lucratif que les ſervices. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'aſ-

ſurer l'impunité, & c'eſt à quoi les puiſſans employent toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruſes.

L'HOMME Sauvage, quand il a diné, eſt en paix avec toute la Nature, & l'ami de tous ſes ſemblables. S'agit il quelquesfois de diſputer ſon repas? Il n'en vient jamais aux coups ſans avoir auparavant comparé la difficuïté de vaincre avec celle de trouver ailleurs ſa ſubſiſtance; & comme l'orgueil ne ſe mêle pas du combat, il ſe termine par quelques coups de poing; Le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout eſt pacifié: mais chez l'homme en Société, ce ſont bien d'autres affaires; il s'agit premiérement de pourvoir au néceſſaire, & puis au ſuperflu; enſuite viennent les délices, & puis les immenſes richeſſes, & puis des ſujets, & puis des Eſclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que moins les beſoins ſont naturels & preſſans, plus les paſſions augmentent, &, qui pis eſt, le pouvoir de les ſatisfaire; de ſorte qu'après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & deſolé bien des hommes,

mon

mon Héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'Univers. Tel est en abregé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrettes du cœur de tout homme Civilisé.

Comparez sans préjugés l'état de l'homme Civil avec celui de l'homme Sauvage, & recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins & ses miséres, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous considerez les peines d'esprit qui nous consument, les passions violentes qui nous épuisent & nous désolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la molesse encore plus dangereuse à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourrir les uns de leurs besoins & les autres de leurs excés. Si vous songez aux monstrueux mêlanges des alimens, à leurs pernicieux assaisonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des Vaisseaux dans lesquels on les prépare; si vous faites attention aux maladies épidemi-

ques

ques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes raſſemblés, à celles qu'occaſionnent la delicateſſe de notre maniére de vivre, les paſſages alternatifs de l'intérieur de nos maiſons au grand air, l'uſage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les ſoins que notre ſenſualité exceſſive a tournés en habitudes néceſſaires & dont la négligence ou la privation nous coûte enſuite la vie ou la ſanté; Si vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblemens de terre qui conſumant ou renverſant des Villes entiéres, en font périr les habitans par milliers; en un mot, ſi vous réuniſſez les dangers que toutes ces cauſes aſſemblent continuellement ſur nos têtes, vous ſentirez combien la Nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ſes leçons.

Je ne répéterai point ici ſur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrois que les gens inſtruits vouluſſent ou oſaſſent donner une fois au public le détail des horreurs qui ſe commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres & des Hôpitaux, on verroit

verroit que leurs manœuvres non trop ſecrettes par lesquelles les plus brillantes armées ſe fondent en moins de rien, font plus périr de Soldats que n'en moiſſonne le fer ennemi; C'eſt encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, ſoit par la faim, ſoit par le ſcorbut, ſoit par les Pyrates, ſoit par le feu, ſoit par les naufrages. Il eſt clair qu'il faut mettre auſſi ſur le compte de la propriété établie & par conſéquent de la Société, les aſſaſſinats, les empoiſonnemens, les vols de grands chemins, & les punitions mêmes de ces crimes, punitions néceſſaires pour prevenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme coutant la vie à deux ou davantage, ne laiſſent pas de doubler réellement la perte de l'eſpéce humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naiſſance des hommes & de tromper la Nature? Soit par ces goûts brutaux & dépravés qui inſultent ſon plus charmant ouvrage, goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne ſont nés dans les païs policés que d'une imagination corrompue; ſoit par

par ces avortemens ſecrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux; ſoit par l'expoſition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la miſére de leurs parens ou de la honte barbare de leurs Méres; ſoit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'exiſtence & toute la poſtérité ſont ſacrifiées à de vaines chanſons, ou ce qui eſt pis encore, à la brutale jalouſie de quelques hommes: Mutilation qui dans ce dernier cas outrage doublement la Nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui la ſouffrent, & par l'uſage auquel ils ſont deſtinés. Que ſeroit-ce ſi j'entreprenois de montrer l'eſpéce humaine attaquée dans ſa ſource même, & jusques dans le plus ſaint de tous les liens, où l'on n'oſe plus écouter la Nature qu'aprés avoir conſulté la fortune, & où le déſordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à ſon ſemblable, un acte d'humanité? Mais ſans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le reméde.

QU'ON

Qu'on ajoûte à tout cela cette quantité de métiers mal-ſains qui abrégent les jours ou détruiſent le temperament; tels que ſont les travaux des mines, les diverſes préparations des métaux, des mineraux, ſurtout du Plomb, du Cuivre, du Mercure, du Cobolt, de l'Arcenic, du Realgar; ces autres métiers perilleux qui coutent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns Couvreurs, d'autres Charpentiers, d'autres Maſſons, d'autres travaillant aux carriéres; qu'on reuniſſe, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établiſſement & la perfection des Sociétés les raiſons de la diminution de l'eſpéce, obſervée par plus d'un Philoſophe.

Le luxe, impoſſible à prevenir chez des hommes avides de leurs propres commodités & de la conſidération des autres, achéve bientôt le mal que les Sociétés ont commencé, & ſous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reſte, & dépeuple l'Etat tôt-ou tard.

Le luxe eſt un reméde beaucoup pire que le mal qu'il prétend guerir; ou plûtôt, il eſt lui-même le pire de tous les maux, dans quelque

que Etat grand ou petit que ce puiſſe être, & qui, pour nourrir des foules de Valets & de miſérables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le Citoyen: Semblable à ces vents brulants du midi qui couvrant l'herbe & la verdure d'inſectes dévorans, ôtent la ſubſiſtance aux animaux utiles, & portent la diſette & la mort dans tous les lieux où ils ſe font ſentir.

De la Société & du luxe qu'elle engendre, naiſſent les Arts liberaux & mécaniques, le Commerce, les Lettres; & toutes ces inutilités qui font fleurir l'induſtrie, enrichiſſent & perdent les Etats. La raiſon de ce dépériſſement eſt très ſimple. Il eſt aiſé de voir que par ſa nature l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts; parceque ſon produit étant de l'uſage le plus indiſpenſable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette régle, qu'en général les Arts ſont lucratifs en raiſon inverſe de leur utilité, & que les plus néceſſaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut penſer

ſer des vrais avantages de l'induſtrie & de l'effet réel qui reſulte de ſes progrès.

TELLES ſont les cauſes ſenſibles de toutes les miſéres où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées. A meſure que l'induſtrie & les arts s'étendent & fleuriſſent, le cultivateur mépriſé, chargé d'impôts néceſſaires à l'entretien du Luxe, & condamné à paſſer ſa vie entre le travail & la faim, abandonne ſes champs, pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devroit porter. Plus les capitales frapent d'admiration les yeux ſtupides du Peuple; plus il faudroit gemir de voir les Campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux Citoyens devenus mandians ou voleurs, & deſtinés à finir un jour leur miſére ſur la roüe ou ſur un fumier. C'eſt ainſi que l'Etat s'enrichiſſant d'un côté, s'affoiblit & ſe dépeuple de l'autre, & que les plus puiſſantes Monarchies, après bien des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proye des Nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir, & qui s'enrichiſſent

& s'affoibliſſent à leur tour, juſqu'à-ce qu'elles ſoient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de Barbares qui durant tant de ſiécles ont inondé l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique? Etoit-ce à l'induſtrie de leurs Arts, à la Sageſſe de leurs Loix, à l'exellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuſe population? Que nos ſavans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes feroces & brutaux, ſans lumiéres, ſans frein, ſans éducation, ne s'entre-égorgeoient pas tous à chaque inſtant, pour ſe diſputer leur pâture ou leur chaſſe? Qu'ils nous expliquent comment ces miſérables ont eu ſeulement la hardieſſe de regarder en face de ſi habiles gens que nous étions, avec une ſi belle diſcipline militaire, de ſi beaux Codes, & de ſi ſages Loix? Enfin pourquoi, depuis que la Société s'eſt perfectionnée dans les païs du Nord & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels & l'art de vivre agréablement & paiſiblement enſemble,

on

on n'en voit plus rien ſortir de ſemblable à ces multitudes d'hommes qu'il produiſoit autrefois? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'aviſe à la fin de me répondre que toutes ces grandes choſes, ſavoir les Arts, les Sçiences & les Loix, ont été très Sagement inventées par les hommes, comme une peſte Salutaire pour prévenir l'exceſſive multiplication de l'eſpéce, de peur que ce monde, qui nous eſt deſtiné, ne devint à la fin trop petit pour ſes habitans.

Quoi donc? Faut-il détruire les Sociétés, anéantir le tien & le mien, & retourner vivre dans les forêts avec les Ours? Conſéquence à la maniére de mes adverſaires, que j'aime autant prévenir que de leur laiſſer la honte de la tirer. O vous, à qui la voix celeſte ne s'eſt point fait entendre, & qui ne reconnoiſſez pour vôtre eſpéce d'autre deſtination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laiſſer au milieu des Villes vos funeſtes acquiſitions, vos eſprits inquiets, vos cœurs corrompus & vos déſirs effrénez; reprenez, puiſqu'il dépend de vous, vôtre antique & premiére innocence; allez

dans les bois perdre la vüe & la mémoire des crimes de vos contemporains, & ne craignez point d'avilir vôtre efpéce, en renonçant à fes lumiéres pour renoncer à fes vices. Quant aux hommes femblables à moi dont les paffions ont détruit pour toujours l'originelle fimplicité, qui ne peuvent plus fe nourrir d'herbe & de gland, ni fe paffer de Loix & de Chefs; Ceux qui furent honorez dans leur premier Pére de leçons furnaturelles; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'euffent de longtems acquife, la raifon d'un precepte indifférent par lui-même & inexplicable dans tout autre Syftême: Ceux, en un mot, qui font convaincus que la voix divine appella tout le Genre-humain aux lumiéres & au bonheur des celeftes Intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à meriter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils refpecteront les facrés liens des Sociétés dont ils font les membres; ils aimeront leurs femblables & les ferviront de tout leur pouvoir; Ils

Ils obéiront ſcrupuleuſement aux Loix, & aux hommes qui en ſont les Auteurs & les Miniſtres; Ils honoreront ſur-tout les bons & ſages Princes qui ſauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler; Ils animeront le zéle de ces dignes Chefs, en leur montrant ſans crainte & ſans flaterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir: Mais ils n'en mépriſeront pas moins une conſtitution qui ne peut ſe maintenir qu'à l'aide de tant de gens reſpectables qu'on deſire plus ſouvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs ſoins, naiſſent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 35.

(* 8.) PARMI les hommes que nous connoiſſons, ou par nous mêmes, ou par les Hiſtoriens, ou par les voyageurs; les uns ſont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine friſée; les uns ſont presque tout velus, les autres n'ont pas même

de Barbe; il y a eu & il y a peut-être encore des Nations d'hommes d'une taille gigantesque, & laiſſant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une éxageration, on ſait que les Lappons & ſur-tout les Groenlandois ſont fort au-deſſous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des Peuples entiers qui ont des queües comme les quadrupédes; Et ſans ajoûter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Cteſias, on en peut du moins tirer cette opinion très vraiſemblable, que ſi l'on avoit pu faire de bonnes obſervations dans ces tems anciens où les peuples divers ſuivoient des maniéres de vivre plus différentes entre elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit auſſi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frapantes. Tous ces faits dont il eſt aiſé de fournir des preuves inconteſtables, ne peuvent ſurprendre que ceux qui ſont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puiſſants effets de la diverſité des Climats, de l'air, des alimens, de la maniére de vivre, des habitudes en général, & ſur-

ſur-tout la force étonnante des mêmes cauſes, quand elles agiſſent continuellement ſur de longues ſuites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les Voyages, & les conquêtes, réuniſſent davantage les Peuples divers, & que leurs maniéres de vivre ſe rapprochent ſans ceſſe par la frequente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué, & par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les Hiſtoriens Latins, quoique le tems joint au mélange des Francs & des Normands, blancs & blonds eux mêmes, eût dû rétablir ce que la frequentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du Climat, dans la conſtitution naturelle & le teint des habitans. Toutes ces obſervations ſur les variétés que mille cauſes peuvent produire & ont produit en effet dans l'Eſpéce humaine, me font douter ſi divers animaux ſemblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des Bêtes ſans beaucoup d'examen, ou à cauſe de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou ſeulement parce

que ces Animaux ne parloient pas, ne seroient point en effet de véritables hommes Sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de Nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

„ On trouve ", dit le traducteur de l'Hist. des Voyages, „ dans le Royaume de Congo „ quantité de ces grands Animaux qu'on nomme *Orang-Outang* aux Indes Orientales, „ qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine & les Babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayomba au „ royaume de Loango, on voit deux sortes de „ Monstres dont les plus grands se nomment „ *Pongos* & les autres *Enjokos*. Les premiers „ ont une ressemblance exacte avec l'homme; „ mais ils sont beaucoup plus gros, & de fort „ haute taille. Avec un visage humain, ils „ ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, „ leurs jouës, leurs oreilles sont sans poil, „ à l'exception des sourcils qu'ils ont fort „ longs.

„ longs. Quoiqu'ils ayent le reſte du corps „ aſſés velu, le poil n'en eſt pas fort épais, „ & ſa couleur eſt brune. Enfin, la ſeule „ partie qui les diſtingue des hommes eſt la „ jambe qu'ils ont ſans mollet. Ils marchent „ droits en ſe tenant de la main le poil du „ Cou; leur retraite eſt dans les bois; Ils „ dorment ſur les Arbres, & s'y font une eſ- „ péce de toit qui les met à couvert de la „ pluye. Leurs alimens ſont des fruits ou „ des noix Sauvages. Jamais ils ne mangent „ de chair. L'uſage des Négres qui traver- „ ſent les forêts, eſt d'y allumer des feux „ pendant la nuit. Ils remarquent que le „ matin à leur départ les Pongos prennent „ leur place autour du feu, & ne ſe retirent „ pas qu'il ne ſoit éteint: car avec beaucoup „ d'adreſſe, ils n'ont point aſſés de ſens „ pour l'entretenir en y apportant du bois.

„ Ils marchent quelques fois en troupes „ & tuent les Négres qui traverſent les fo- „ rêts. Ils tombent même ſur les élephans „ qui viennent paître dans les lieux qu'ils „ habitent, & les incommodent ſi fort à coups „ de poing ou de bâtons qu'ils les forcent à

„ prendre la fuite en pouſſant des cris. On „ ne prend jamais de Pongos en vie; parce „ qu'ils ſont ſi robuſtes que dix hommes ne „ ſuffiroient pas pour les arrêter: Mais les „ Négres en prennent quantité de Jeunes „ après avoir tué la Mére, au Corps de la „ quelle le petit s'attache fortement: lorsqu'un „ de ces Animaux meurt, les autres cou- „ vrent ſon corps d'un Amas de branches ou „ de feuillages. Purchaſs ajoute que dans les „ converſations qu'il avoit eues avec Battel, „ il avoit appris de lui même qu'un Pongo „ lui enleva un petit Négre qui paſſa un „ mois entier dans la Société de ces Ani- „ maux; Car ils ne font aucun mal aux hom- „ mes qu'ils ſurprennent, du moins lorsque „ ceux-ci ne les regardent point, comme le „ petit Négre l'avoit obſervé. Battel n'a „ point décrit la ſeconde eſpéce de mon- „ ſtre.

„ Dapper confirme que le Royaume de „ Congo eſt plein de ces animaux qui por- „ tent aux Indes le nom d'Orang-Outang, „ c'eſt-à-dire, habitans des bois, & que les „ Afriquains nomment Quojas-Morros. Cette

„ Bête,

„ Bête, dit-il, eſt ſi ſemblable à l'hom-
„ me, qu'il eſt tombé dans l'eſprit à quel-
„ ques voyageurs qu'elle pouvoit être ſor-
„ tie d'une femme & d'un ſinge : chimére
„ que les Négres mêmes rejettent. Un de
„ ces animaux fut tranſporté de Congo en
„ Hollande & préſenté au Prince d'Orange
„ Frederic Henri. Il étoit de la hauteur
„ d'un Enfant de trois Ans & d'un embon-
„ point médiocre, mais quarré & bien pro-
„ portionné, fort agile & fort vif; les jam-
„ bes charnües & robuſtes, tout le devant du
„ corps nud, mais le derriére couvert de
„ poils noirs. A la premiére vue, ſon viſage
„ reſſembloit à celui d'un homme, mais il
„ avoit le nés plat & recourbé ; ſes oreilles
„ étoient auſſi celles de l'Eſpéce humaine;
„ ſon ſein, car c'étoit une femelle, étoit po-
„ telé, ſon nombril enfoncé, ſes épaules fort
„ bien jointes, ſes mains diviſées en doigts
„ & en pouces, ſes mollets & ſes talons gras
„ & charnus. Il marchoit ſouvent droit ſur
„ ſes jambes, il étoit capable de lever & por-
„ ter des fardeaux aſſés lourds. Lorsqu'il
„ vouloit boire, il prenoit d'une main le

„ cou-

„ couvercle du pot, & tenoit le fond, de „ l'autre. Enſuite il s'eſſuyoit gracieuſement „ les lévres. Il ſe couchoit pour dormir, „ la tête ſur un Couſſin, ſe couvrant avec „ tant d'adreſſe qu'on l'auroit pris pour un „ homme au lit. Les Négres font d'étranges „ recits de cet animal. Ils aſſurent non ſeu- „ lement qu'il force les femmes & les filles, „ mais qu'il oſe attaquer des hommes armés; „ En un mot il y a beaucoup d'apparence „ que c'eſt le Satyre des Anciens. Merolla „ ne parle peut-être que de ces Animaux „ lorsqu'il raconte que les Négres prennent „ quelquefois dans leurs chaſſes des hommes „ & des femmes Sauvages.

Il eſt encore parlé de ces eſpéces d'animaux Antropoformes dans le troiſiéme tome de la même Hiſtoire des Voyages ſous le nom de *Beggos* & de *Mandrills*; mais pour nous en tenir aux relations précédentes on trouve dans la deſcription de ces prétendus monſtres des conformités frapantes avec l'eſpéce humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit aſſigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces paſſages les raiſons

raifons fur lesquelles les Auteurs fe fondent pour refufer aux Animaux en queftion le nom d'hommes Sauvages, mais il eft aifé de conjecturer que c'eft à caufe de leur ftupidité, & auffi parce qu'ils ne parloient pas; raifons foibles pour ceux qui favent que quoique l'organe de la parole foit naturel à l'homme, la parole elle même ne lui eft pourtant pas naturelle, & qui connoiffent jufqu'à quel point fa perfectibilité peut avoir élevé l'homme Civil au-deffus de fon état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces defcriptions nous peut faire juger combien ces Animaux ont été mal obfervés & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils font qualifiés de monftres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans dans un endroit Battel dit que les Pongos tuent les Négres qui traverfent les forêts, dans un autre Purchafs ajoûte qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les furprennent; du moins lorsque les Négres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'affemblent autour des feux allumés par les Négres, quand ceux-ci fe retirent, & fe retirent

rent à leur tour quand le feu eſt éteint; voilà le fait ; voici maintenant le commentaire de l'obſervateur; *Car avec beaucoup d'adreſſe, ils n'ont pas aſſés de ſens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrois deviner comment Battel ou Purchaſs ſon compilateur a pû ſavoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bétiſe plûtôt que de leur volonté. Dans un Climat tel que Loango, le feu n'eſt pas une choſe fort néceſſaire aux Animaux, & ſi les Négres en allument, c'eſt moins contre le froid que pour effrayer les bêtes feroces; il eſt donc très ſimple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent de reſter toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs, on ſait que la plûpart des Animaux, ſans en excepter l'homme, ſont naturellement pareſſeux, & qu'ils ſe refuſent à toutes ſortes de ſoins qui ne ſont pas d'une abſolue néceſſité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos dont on vante l'adreſſe & la force, les Pongos qui ſavent enterrer leurs

morts & ſe faire des toits de branchages, ne ſachent pas pouſſer des tiſons dans le feu. Je me ſouviens d'avoir vû un ſinge faire cette même maneuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puiſſent faire; il eſt vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner ſi l'intention du ſinge étoit en effet d'entretenir le feu, ou ſimplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoiqu'il en ſoit, il eſt bien démontré que le Singe n'eſt pas une variété de l'homme, non ſeulement parcequ'il eſt privé de la faculté de parler, mais ſurtout parcequ'on eſt ſur que ſon eſpéce n'a point celle de ſe perfectionner qui eſt le caractére ſpécifique de l'eſpéce humaine. Experiences qui ne paroiſſent pas avoir été faites ſur le Pongos & l'Orang-Outang avec aſſés de ſoin pour en pouvoir tirer la même concluſion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, ſi l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'eſpéce humaine, les obſervateurs les plus groſſiers pourroient s'en aſſurer même avec demonſtration; mais outre qu'une ſeule

ſeule génération ne ſuffiroit pas pour cette expérience, elle doit paſſer pour impraticable, parcequ'il faudroit que ce qui n'eſt qu'une ſuppoſition fût démontré vrai; avant que l'épreuve qui devroit conſtater le fait, pût être tentée innocemment.

Les Jugemens précipités, & qui ne ſont point le fruit d'une raiſon éclairée, ſont ſujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font ſans façon des bêtes ſous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont ſous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les Anciens faiſoient des Divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce ſont des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raiſon de s'en rapporter-là deſſus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire; & qui avec toute ſa naiveté ne laiſſoit pas d'être homme d'eſprit, qu'au Marchand Battel, à Dapper, à Purchaſs, & aux autres Compilateurs.

QUEL jugement penſe-t-on qu'euſſent porté de pareils Obſervateurs ſur l'Enfant trouvé en 1694. dont j'ai déjà parlé ci-devant, qui ne don-

donnoit aucune marque de raiſon, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, n'avoit aucun langage & formoit des ſons qui ne reſſembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut longtems, continue le même Philoſophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proferer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniére barbare. Auſſi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea ſur ſon premier état, mais il ne s'en ſouvint non plus que nous nous ſouvenons de ce qui nous eſt arrivé au Berceau. Si malheureuſement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué ſon ſilence & ſa ſtupidité, ils n'euſſent pris le parti de le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une Ménagerie; après quoi ils en auroient ſavamment parlé dans de belles rélations, comme d'une Bête fort curieuſe qui reſſembloit aſſés à l'homme.

Depuis trois ou quatre cens ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde & publient ſans ceſſe de nouveaux recueils de voyages & de rélations, je ſuis perſuadé que nous ne connoiſſons d'hom-

mes que les seuls Européens; encore paroît-il aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les Gens de Lettres, que chacun ne fait guéres sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il semble que la Philosophie ne voyage point, aussi celle de chaque Peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées: Il n'y a guéres que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours; les Marins, les Marchands, les Soldats, & les Missionaires; Or on ne doit guéres s'attendre que les trois premiéres Classes fournissent de bons Observateurs, & quant à ceux de la quatriéme, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seroient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, & qui les détourneroient des travaux plus importans auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Evangile

il

il ne faut que du zèle & Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne, & qui ne ſont pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des deſcriptions de caractères & de mœurs; mais on eſt tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choſes, n'ont dit que ce que chacun ſavoit déjà, n'ont ſu apperçevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer ſans ſortir de leur rüe, & que ces traits vrais qui diſtinguent les Nations, & qui frapent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échapé aux leurs. De-là eſt venu ce bel adage de morale, ſi rebatu par la tourbe Philoſophesque, que les hommes ſont par tout les mêmes, qu'ayant par tout les mêmes paſſions & les mêmes vices, il eſt aſſés inutile de chercher à caractériſer les différens Peuples; ce qui eſt à peu près auſſi bien raiſonné que ſi l'on diſoit qu'on ne ſauroit diſtinguer Pierre d'avec Jaques, parce qu'ils ont tous deux un nés, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux où les Peuples ne ſe mêloient point de Philoſopher, mais où les Platons, les Thalés & les Pythagores épris d'un ardent deſir de ſavoir, entreprenoient les plus grands voyages uniquement pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des préjugés Nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquerir ces connoiſſances univerſelles qui ne ſont point celles d'un Siécle ou d'un pays excluſivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, ſont pour ainſi dire la ſcience commune des ſages?

On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des Savans & des Peintres, pour y deſſiner des maſures & déchiffrer ou copier des Inſcriptions: mais j'ai peine à concevoir comment dans un Siécle où l'on ſe pique de belles connoiſſances il ne ſe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en genie, tous deux aimant la gloire & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien &

l'autre

l'autre dix ans de ſa vie à un célébre voyage autour du monde ; pour y étudier, non toûjours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de ſiécles employés à meſurer & conſiderer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Les Academiciens qui ont parcouru les parties Septentrionales de l'Europe & Méridionales de l'Amérique avoient plus pour objet de les viſiter en Géometres qu'en Philoſophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les La Condamine & les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin qui a voyagé comme Platon, n'a rien laiſſé à dire ſur la Perſe ; la Chine paroît avoir été bien obſervée par les Jéſuites. Kempfer donne une idée paſſable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces rélations près, nous ne connoiſſons point les Peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourſes que leurs têtes. L'Afrique entiére & ſes nom-

breux habitans, auſſi ſinguliers par leur caractére que par leur couleur, ſont encore à examiner; toute la terre eſt couverte de Nations dont nous ne connoiſſons que les noms, & nous nous mêlons de juger le genre-humain! Suppoſons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour inſtruire leurs compatriotes, obſervant & décrivant comme ils ſavent faire, la Turquie, l'Egipte, la Barbarie, l'Empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ſes côtes Orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les Royaumes de Siam, de Pegu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & ſur tout le Japon; puis dans l'autre Hemiſphére le Méxique, le Perou, le Chili, les Terres Magellaniques, ſans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai s'il étoit poſſible, le Brezil, enfin les Caraïbes, la Floride & toutes les contrées Sauvages, voyage le plus important de tous & celui qu'il faudroit faire avec le plus de ſoin; ſuppoſons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courſes

mémo-

mémorables, fiſſent enſuite à loiſir l'Hiſtoire naturelle Morale & Politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous mêmes ſortir un monde nouveau de deſſous leur plume, & nous apprendrions ainſi à connoître le nôtre: Je dis que quand de pareils Obſervateurs affirmeront d'un tel Animal que c'eſt un homme, & d'un autre que c'eſt une bête, il faudra les en croire; mais ce feroit une grande ſimplicité de s'en rapporter là deſſus à des voyageurs groſſiers, ſur lesquels on feroit quelque fois tenté de faire la même queſtion qu'ils ſe mêlent de reſoudre ſur d'autres animaux.

Pag. 36.

(* 9.) CELA me paroît de la derniére évidence, & je ne ſaurois concevoir d'où nos Philoſophes peuvent faire naître toutes les paſſions qu'ils prêtent à l'homme Naturel. Excepté le ſeul neceſſaire Phyſique, que la Nature même demande, tous nos autres beſoins ne ſont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des beſoins, ou par nos

 deſirs,

desirs, & l'on ne desire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme Sauvage ne desirant que les choses qu'il connoît & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquerir, rien ne doit être si tranquille que son ame & rien si borné que son esprit.

Pag. 47.

(* 10.) Je trouve dans le Gouvernement Civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. „ La fin de la société entre „ le Mâle & la Femelle ", dit ce philosophe, „ n'étant pas simplement de procréer, „ mais de continuer l'espéce; cette société „ doit durer, même après la procréation, „ du moins aussi longtems qu'il est nécessaire pour la nourriture & la conservation „ des procréés, c'est-à-dire, jusqu'à ce „ qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Cette régle que la „ sagesse infinie du créateur a établie sur les

„ œuvres

„ œuvres de ſes mains, nous voyons que les
„ créatures inférieures à l'homme l'obſervent
„ conſtamment & avec exactitude. Dans ces
„ animaux qui vivent d'herbe, la Société en-
„ tre le mâle & la femelle ne dure pas plus
„ longtems que chaque acte de copulation,
„ parce que les mamelles de la Mére étant
„ ſuffiſantes pour nourrir les petits juſqu'à ce
„ qu'ils ſoient capables de paître l'herbe, le
„ mâle ſe contente d'engendrer & il ne ſe
„ mêle plus après cela de la femelle ni des
„ petits, à la ſubſiſtance deſquels il ne peut
„ rien contribuer. Mais au regard des bêtes
„ de proye, la Société dure plus longtems,
„ à cauſe que la Mére ne pouvant pas bien
„ pourvoir à ſa ſubſiſtance propre & nourrir
„ en même tems ſes petits par ſa ſeule pro-
„ ye, qui eſt une voye de ſe nourrir & plus
„ laborieuſe & plus dangereuſe que n'eſt cel-
„ le de ſe nourrir d'herbe, l'aſſiſtance du mâ-
„ le eſt tout à fait néceſſaire pour le main-
„ tien de leur commune famille, ſi l'on peut
„ uſer de ce terme; laquelle juſqu'à ce qu'el-
„ le puiſſe aller chercher quelque proye ne
„ ſauroit ſubſiſter que par les ſoins du Mâle

„ & de la Femelle. On remarque le même
„ dans tous les oiſeaux, ſi l'on excepte quel-
„ ques oiſeaux Domeſtiques qui ſe trouvent
„ dans des lieux où la continuelle abondance
„ de nourriture exempte le mâle du ſoin de
„ nourrir les petits; on voit que pendant que
„ les petits dans leur nid ont beſoin d'ali-
„ mens, le mâle & la femelle y en portent,
„ juſqu'à ce que ces petits-là puiſſent voler
„ & pourvoir à leur ſubſiſtance.

„ Et en cela, à mon avis, conſiſte la
„ principale, ſi ce n'eſt la ſeule raiſon pour-
„ quoi le mâle & la femelle dans le Genre-
„ humain ſont obligés à une Société plus
„ longue que n'entretiennent les autres créa-
„ tures. Cette raiſon eſt que la femme eſt
„ capable de concevoir & eſt pour l'ordinai-
„ re de rechef groſſe & fait un nouvel en-
„ fant, longtems avant que le précédent ſoit
„ hors d'état de ſe paſſer du ſecours de ſes
„ parens & puiſſe lui-même pourvoir à ſes
„ beſoins. Ainſi un Pére étant obligé de
„ prendre ſoin de ceux qu'il a engendrés, &
„ de prendre ce ſoin là pendant longtems,
„ il eſt auſſi dans l'obligation de continuer à

„ vivre

„ vivre dans la Société conjugale avec la
„ même femme de qui il les a eus, & de
„ demeurer dans cette Société beaucoup plus
„ longtems que les autres créatures, dont les
„ petits pouvant fubfifter d'eux mêmes, avant
„ que le tems d'une nouvelle procréation
„ vienne, le lien du mâle & de la femelle
„ fe rompt de lui-même & l'un & l'autre fe
„ trouvent dans une pleine liberté, jufqu'à
„ ce que cette faifon qui a coutume de folli-
„ citer les animaux à fe joindre enfemble,
„ les oblige à fe choifir de nouvelles compa-
„ gnes. Et ici l'on ne fauroit admirer affés
„ la fageffe du créateur, qui ayant donné à
„ l'homme des qualités propres pour pour-
„ voir à l'avenir auffi bien qu'au préfent, a
„ voulu & a fait en forte que la Société de
„ l'homme durât beaucoup plus longtems que
„ celle du mâle & de la femelle parmi les
„ autres créatures; afin que par-là l'induftrie
„ de l'homme & de la femme fût plus exci-
„ tée, & que leurs intérêts fuffent mieux
„ unis, dans la vue de faire des provifions
„ pour leurs enfans & de leur laiffer du bien:
„ rien ne pouvant être plus préjudiciable à
„ des

„ des Enfans qu'une conjonction incertaine &
„ vague ou une dissolution facile & frequente
„ de la Société conjugale.

Le même amour de la vérité qui m'a fait exposer sincérement cette objection, m'excite à l'accompagner de quelques remarques, si non pour la résoudre, au moins pour l'éclaircir.

1. J'observerai d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matiére de Physique & qu'elles servent plûtôt à rendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or tel est le genre de preuve que Mr. Locke employe dans le passage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espéce humaine que l'union de l'homme & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la Nature, autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la Société Civile, les Arts, le Commerce & tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

2. J'ignore où Mr. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proye la Société du Mâle

&

& de la Femelle dure plus longtems que parmi ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits: Car on ne voit pas que le Chien, le Chat, l'Ours, ni le Loup reconnoissent leur femelle mieux que le Cheval, le Belier, le Taureau, le Cerf ni tous les autres Quadrupédes ne reconnoissent la leur. Il semble au contraire que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits, ce seroit sur tout dans les espéces qui ne vivent que d'herbe, parce qu'il faut fort longtems à la Mére pour paître, & que durant tout cet intervalle elle est forcée de négliger sa portée, au lieu que la proye d'une Ourse ou d'une Louve est dévorée en un instant & qu'elle a, sans souffrir la faim, plus de tems pour allaîter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre rélatif de mamelles & de petits qui distingue les espéces carnaciéres des frugivores & dont j'ai parlé dans la Note, 6. Si cette observation est juste & générale, la femme n'ayant que deux mamelles & ne faisant guéres qu'un enfant à la fois, voilà une forte raison de plus pour dou-

douter que l'eſpéce humaine ſoit naturellement Carnaciére, de ſorte qu'il ſemble que pour tirer la concluſion de Locke, il faudroit retourner tout à fait ſon raiſonnement. Il n'y a pas plus de ſolidité dans la même diſtinction appliquée aux oiſeaux. Car qui pourra ſe perſuader que l'union du Mâle & de la Femelle ſoit plus durable parmi les vautours & les Corbeaux que parmi les Tourterelles? Nous avons deux eſpéces d'oiſeaux domeſtiques, la Canne & le Pigeon, qui nous fourniſſent des exemples directement contraires au Syſtême de cet Auteur. Le Pigeon qui ne vit que de grain reſte uni à ſa femelle, & ils nourriſſent leurs petits en commun. Le Canard, dont la voracité eſt connue, ne reconnoît ni ſa femelle ni ſes petits, & n'aide en rien à leur ſubſiſtance; Et parmi les Poules, eſpéce qui n'eſt guéres moins carnaciére, on ne voit pas que le Coq ſe mette aucunement en peine de la couvée. Que ſi dans d'autres eſpéces le Mâle partage avec la Femelle le ſoin de nourrir les petits; c'eſt que les Oiſeaux qui d'abord ne peuvent voler & que la Mére ne peut alaiter, ſont beau-

coup

coup moins en état de se passer de l'assistance du Pére que les Quadrupédes à qui suffit la mamelle de la Mére, au moins durant quelque tems.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke: Car pour savoir si comme il le prétend, dans le pur état de Nature la femme est pour l'ordinaire de rechef grosse & fait un nouvel enfant longtems avant que le précédent puisse pourvoir lui même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du Mari & de la Femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la seule impulsion du temperament produisît des effets aussi fréquens dans le pur Etat de Nature que dans celui de la Société conjugale; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robustes, & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les fem-

femmes qui en auroient moins abufé dans leur jeuneffe. A l'égard des Enfans, il y a bien des raifons de croire que leurs forces & leurs organes fe développent plus tard parmi nous qu'ils ne faifoient dans l'état primitif dont je parle. La foibleffe originelle qu'ils tirent de la conftitution des Parens, les foins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la moleffe dans laquelle ils font élevés, peut-être l'ufage d'un autre lait que celui de leur Mére, tout contrarie & retarde en eux les premiers progrès de la Nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille chofes fur lefquelles on fixe continuellement leur attention tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diverfion confidérable à leur accroiffement; deforte que, fi au-lieu de furcharger & fatiguer d'abord leurs efprits de mille maniéres, on laiffoit exercer leurs Corps aux mouvemens continuels que la Nature femble leur demander, il eft à croire qu'ils feroient beaucoup plûtôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs befoins.

4. Enfin

4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un Enfant; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnüe, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un Enfant qu'il ne sait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a resolu ni prévu la naissance? Mr. Locke suppose évidemment ce qui est en question: Car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appetit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus: Car cette espéce

de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération éxige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en ſuppoſer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux deſirs de l'homme auſſi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenter de même la femme, ſuppoſé qu'elle ſoit preſſée du même appetit pendant l'état de groſſeſſe, de quoi l'on peut raiſonnablement douter. Que ſi dans l'état de Nature la femme ne reſſent plus la paſſion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obſtacle à ſa Société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus beſoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raiſon de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raiſon de rechercher le même homme. Le raiſonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la Dialectique de ce Philoſophe ne l'a pas garanti de la faute que Hob-

bes

bes & d'autres ont commiſe. Ils avoient à expliquer un fait de l'Etat de Nature, c'eſt-à-dire, d'un état où les hommes vivoient iſolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui eſt bien pis; & ils n'ont pas ſongé à ſe tranſporter au-delà des Siécles de Société, c'eſt-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raiſon de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a ſouvent une raiſon de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 49.

(* *b.*) Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philoſophiques qu'il y auroit à faire ſur les avantages & les inconveniens de cette inſtitution des langues; ce n'eſt pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré reſpecte trop ſes préjugés pour ſupporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laiſſons donc parler les Gens à qui l'on n'a point fait un

Crime d'oſer prendre quelquefois le parti de la raiſon contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, ſi, pulſâ tot linguarum peſte & confuſione, unam artem callerent mortales, & ſignis, motibus, geſtibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum eſt, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm noſtra hâc in parte videatur conditio, ut pote quæ promptiùs & forſan feliciùs, ſenſus & cogitationes ſuas ſine interprete ſignificent, quàm ulli queant mortales, præſertim ſi peregrino utantur ſermone.* Iſ. Voſſius de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi p. 66.

Pag. 59.

(* 11.) PLATON montrant combien les idées de la quantité diſcrette & de ſes rapports ſont néceſſaires dans le moindres arts, ſe moque avec raiſon des Auteurs de ſon tems qui prétendoient que Palaméde avoit inventé les nombres au ſiége de Troye, comme ſi, dit ce Philoſophe, Agammemnon eût pu ignorer juſques-là combien il avoit de jambes? En effet, on ſent l'impoſſibilité que la

ſociété

ſociété & les arts fuſſent parvenus où ils étoient déja du tems du ſiége de Troye, ſans que les hommes euſſent l'uſage des nombres & du calcul: mais la néceſſité de connoître les nombres avant que d'acquerir d'autres connoiſſances n'en rend pas l'invention plus aiſée à imaginer; les noms des nombres une fois connus, il eſt aiſé d'en expliquer le ſens & d'exciter les idées que ces noms répréſentent, mais pour les inventer, il fallut avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être pour ainſi dire familiariſé avec les meditations philoſophiques, s'être exercé à conſidérer les êtres par leur ſeule eſſence & indépendamment de toute autre perception, abſtraction très penible, très métaphiſique, très peu naturelle & ſans laquelle cependant ces idées n'euſſent jamais pu ſe tranſporter d'une eſpéce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir univerſels. Un ſauvage pouvoit conſidérer ſéparement ſa jambe droite & ſa jambe gauche, ou les regarder enſemble ſous l'idée indiviſible d'une couple ſans jamais penſer qu'il en avoit deux; car autre choſe eſt l'idée repréſentative qui nous peint un objet,

& autre chofe l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit il calculer jufqu'à cinq, & quoiqu'apliquant fes mains l'une fur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts fe répondoient exactement, il étoit bien loin de fonger à leur égalité numérique; Il ne favoit pas plus le compte de fes doigts que de fes cheveux; & fi, après lui avoir fait entendre ce que c'eft que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eut peut-être été fort furpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Pag. 68.

(* 12.) Il ne faut pas confondre l'Amour propre & l'Amour de foi-même; deux paffions très différentes par leur nature & par leurs effets. L'Amour de foi-même eft un fentiment naturel qui porte tout animal à veiller à fa propre confervation & qui, dirigé dans l'homme par la raifon & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'Amour propre n'eft qu'un fentiment rélatif, factice, &

né

né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans nôtre état primitif, dans le véritable état de nature, l'Amour propre n'éxiſte pas; Car chaque homme en particulier ſe regardant lui-même comme le ſeul Spectateur qui l'obſerve, comme le ſeul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le ſeul juge de ſon propre mérite, il n'eſt pas poſſible qu'un ſentiment qui prend ſa ſource dans des comparaiſons qu'il n'eſt pas à portée de faire, puiſſe germer dans ſon ame; par la même raiſon cet homme ne ſauroit avoir ni haine ni deſir de vengeance, paſſions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offenſe reçue; & comme c'eſt le mépris ou l'intention de nuire & non le mal qui conſtitue l'offenſe, des hommes qui ne ſavent ni s'apprecier ni ſe comparer, peuvent ſe faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelque avantage, ſans jamais s'offenſer réciproquement.

ment. En un mot, chaque homme ne voyant guéres ſes ſemblables que comme il verroit des Animaux d'une autre eſpéce, peut ravir la proye au plus foible ou ceder la ſienne au plus fort, ſans enviſager ces rapines que comme des évenemens naturels, ſans le moindre mouvement d'inſolence ou de dépit, & ſans autre paſſion que la douleur ou la joye d'un bon ou mauvais ſuccès.

Pag. 116.

(* 13.) C'EST une choſe extrémement remarquable que depuis tant d'années que les Européens ſe tourmentent pour amener les Sauvages des diverſes contrées du monde à leur maniére de vivre, ils n'ayent pas pu encore en gagner un ſeul, non pas même à la faveur du Chriſtianisme; car nos miſſionnaires en font quelques fois des Chrétiens, mais jamais des hommes Civiliſés. Rien ne peut ſurmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs & vivre à notre maniére. Si ces pauvres Sauvages ſont auſſi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation

pravation de jugement refusent ils constamment de se policer à nôtre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous ; tandis qu'on lit en mille endroits que des François & d'autres Européens se sont refugiés volontairement parmi ces Nations, y ont passé leur vie entiére, sans pouvoir plus quitter une si étrange maniére de vivre, & qu'on voit même des Missionaires sensés regreter avec attendrissement les jours calmes & innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisez? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assés de lumiéres pour juger sainement de leur état & du nôtre, je repliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se retorquer contre nous avec plus de force encore; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur maniére de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets;

 savoir,

ſavoir, pour ſoi les commodités de la vie, & la conſidération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la ſorte de plaiſir qu'un ſauvage prend à paſſer ſa vie ſeul au-milieu des bois ou à la pêche, ou à ſouffler dans une mauvaiſe flûte, ſans jamais ſavoir en tirer un ſeul ton & ſans ſe ſoucier de l'apprendre?

On a pluſieurs fois amené des ſauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes; on s'eſt empreſſé de leur étaler nôtre luxe, nos richeſſes, & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chés eux qu'une admiration ſtupide, ſans le moindre mouvement de convoitiſe. Je me ſouviens entre autres de l'Hiſtoire d'un chef de quelques Américains ſeptentrionaux qu'on mena à la Cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit paſſer mille choſes devant les yeux pour chercher à lui faire quelque préſent qui pût lui plaire, ſans qu'on trouvât rien dont il parut ſe ſoucier. Nos armes lui ſembloient lourdes & incommodes, nos ſouliers lui bleſſoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin

on

on s'apperceut qu'ayant pris une couverture de laine, il fembloit prendre plaifir à s'en envelopper les épaules; vous conviendrez, au moins, lui dit-on auffi-tôt, de l'utilité de ce meuble? Oui, répondit-il, cela me paroît presque auffi bon qu'une peau de bête. Encore n'eut il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluye.

Peut-être me dira-t-on que c'eft l'habitude qui attachant chacun à fa maniére de vivre, empêche les fauvages de fentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre: Et fur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les fauvages dans le goût de leur mifére que les Européens dans la jouiffance de leur felicité. Mais pour faire à cette derniére objection une réponfe à laquelle il n'y ait pas un mot à repliquer, fans alleguer tous les jeunes fauvages qu'on s'eft vainement efforcé de Civilifer; fans parler des Groenlandois & des habitans de l'Iflande, qu'on a tenté d'éléver & nourrir en Dannemarck, & que la trifteffe & le defefpoir ont tous fait périr, foit de langueur, foit dans la mer où ils avoient tenté de

de regagner leur pays à la nage; je me con•tenterai de citer un ſeul exemple bien atteſté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la Police Européenne.

„ Tous les efforts des Miſſionaires Hollan-
„ dois du Cap de Bonne Eſpérance n'ont ja-
„ mais été Capables de convertir un ſeul Hot-
„ tentot. Van der Stel, Gouverneur du Cap
„ en ayant pris un dès l'enfance le fit élé-
„ ver dans les principes de la Religion Chré-
„ tienne, & dans la pratique des uſages de
„ l'Europe. On le vêtit richement, on lui fit
„ apprendre pluſieurs langues, & ſes progrès
„ répondirent fort bien aux ſoins qu'on prit
„ pour ſon éducation. Le Gouverneur eſpé-
„ rant beaucoup de ſon eſprit, l'envoya aux
„ Indes avec un Commiſſaire général qui l'em-
„ ploya utilement aux affaires de la Compag-
„ nie. Il revint au Cap après la mort du Com-
„ miſſaire. Peu de jours après ſon retour, dans
„ une viſite qu'il rendit à quelques Hottentots
„ de ſes parens, il prit le parti de ſe dépouil-
„ ler de ſa parure Européenne pour ſe revê-
„ tir d'une peau de Brebis. Il retourna au
„ Fort, dans ce nouvel ajuſtement, chargé
d'un

„ d'un pacquet qui contenoit ses anciens ha-
„ bits, & les présentant au Gouverneur il lui
„ tint ce discours *. *Ayez la bonté, Monsieur,*
„ *de faire attention que je renonce pour toûjours à*
„ *cet appareil. Je renonce aussi pour toute ma*
„ *vie à la Religion Chretienne, ma resolution est*
„ *de vivre & mourrir dans la Religion, les ma-*
„ *niéres & les usages de mes Ancêtres. L'unique*
„ *grace que je vous demande est de me laisser le*
„ *Collier & le Coutelas que je porte. Je les gar-*
„ *derai pour l'amour de vous*". Aussi-tôt sans
„ attendre la réponse de Van der Stel, il se
„ déroba par la fuite & jamais on ne le revit
„ au Cap". *Histoire des Voyages Tome 5. p. 175.*

Pag. 131.

(* *c.*) On pourroit m'objecter que dans un pareil desordre les hommes au-lieu de s'entre-égorger opiniatrément se seroient dispersés, s'il n'y avoit point eu de bornes à leur dispersion. Mais premiérement ces bornes eussent au moins été celles du monde, & si l'on pense à l'excessive population qui resulte de l'Etat de Nature, on jugera que la terre dans cette état n'eût pas tardé à être couverte d'hommes

* Voyez le Frontispice.

mes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se seroient dispersés, si le mal avoit été rapide & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naissoient sous le joug; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déja accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

Pag. 137.

(* 14.) Le Marechal de V*** contoit que dans une de ses Campagnes, les excessives friponneries d'un Entrepreneur des Vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le tança vertement & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui repondit hardiment le fripon, & je suis bien bien aise de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sais comment cela se fit, ajoûtoit naïvement le Mareschal, mais en effet il ne fut point pen-

pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Pag. 169.

(* 15.) La juſtice diſtributive s'oppoſeroit même à cette égalité rigoureuſe de l'Etat de Nature, quand elle ſeroit pratiquable dans la ſociété civile; & comme tous les membres de l'Etat lui doivent des ſervices proportionnés à leurs talens & à leurs forces, les Citoyens à leur tour doivent être diſtingués & favoriſés à proportion de leurs ſervices. C'eſt en ce ſens qu'il faut entendre un paſſage d'Iſocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien ſu diſtinguer quelle étoit la plus avantageuſe des deux ſortes d'égalité, dont l'une conſiſte à faire part des mêmes avantages à tous les Citoyens indifféremment, & l'autre à les diſtribuer ſelon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoûte l'orateur, banniſſant cette injuſte égalité qui ne met aucune différence entre les méchans & les gens de bien, s'attachérent inviolablement à celle qui récompenſe & punit chacun ſelon ſon mérite. Mais premiérement il n'a jamais exiſté de ſociété, à quelque degré de corruption qu'elles aient pû parvenir, dans laquelle on ne fît aucune

cune différence des méchans & des gens de bien; & dans les matiéres de mœurs où la Loy ne peut fixer de mesure assés exacte pour servir de régle au Magistrat, c'est très sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des Citoyens à sa discretion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des Actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des Anciens Romains qui puissent supporter des Censeurs, & de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous: C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchans & les gens de bien; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux; mais le peuple est le veritable juge des mœurs; juge intégre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelques fois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des Citoyens doivent donc être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la Loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

ERRATA

E R R A T A.

D E D I C A C E.

Pages.	Lignes	——	liſés ——
à pluſieurs	repriſes	état ——	Etat
VII.	6.	*obſcures*	*obſcures.*
XIV.	11.	ſeulemeut	ſeulement
XXII.	9 } 10 }	Magnifiques, très hon. &c.	Doivent être en Capitales
XXIII.	7.	heureux - - -	heureuſe
XXXII.	9.	ferez - - - -	feriez
XXXIII.	9.	modeſté, - -	modeſte
XLI.	12.	le - - - - -	les
XLVII.	7.	donc - - - -	il faut le retrancher

D I S C O U R S.

24. -	3.	trouvent - - -	trouvent-ils
34. -	3.	detems - - -	de tems
	4.	la quelle - -	laquelle
38. -	14.	matin - - -	main
	15.	connoiſſances, néceſſaires	connoiſſances neceſſaire
46. -	16.	ces - - -	ſes
61. -	7.	conditions, - -	conditions.
62. -	8.	exſtience - -	exiſtence
70. -	9.	comme un être,	pour un Etre
76. -	7.	pourroient - -	pouvoient
148. -	11.	*& que*	& que

AVIS POUR LE RELIEUR.

Les trois Cartons attachés à cette demi-feuille doivent être placés proprement, aux pages indiquées.



